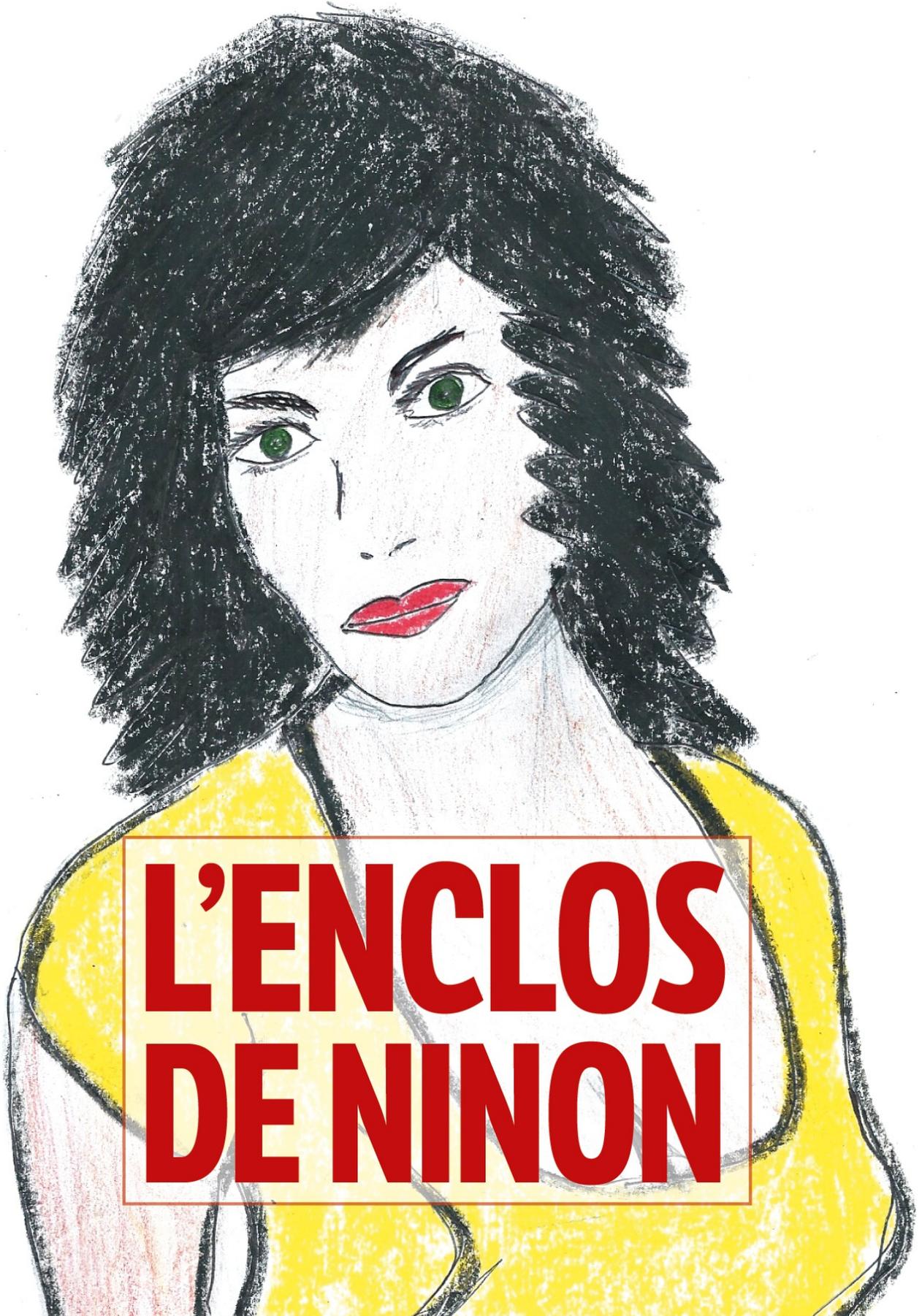


MAX BILLANCOURT

LES ENQUÊTES DE DURANTON



**L'ENCLOS  
DE NINON**

Max Billancourt

# L'Enclos de Ninon

*Les Enquêtes de Duranton - Tome 4*

© Max Billancourt, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3248-4

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# **LES ENQUETES DE DURANTON**

**Tome 4**

Pour ce cher (ou plutôt cette chère) *Client d'Amazon* qui me remercie des « purs moments de bonheur » passés grâce à mes bouquins et en particulier *Joyeuses Pâques monsieur Z...* et qui peut me contacter via l'éditeur Librinova...Je suis certes discret mais aussi contactable !

Le seul véritable voyage, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages,  
mais d'avoir d'autres yeux.

Marcel **Proust**

Pour Anne de Lenclos, la belle Ninon, « Notre dame des amours », dont le salon fut, au 17<sup>ème</sup> siècle, fréquenté par des hommes et des femmes talentueux, libres et cultivés...Et qui serait bien surprise, la pauvrete, d'avoir à faire, d'une certaine manière, avec ce petit polar qui n'a d'autre ambition que de distraire un peu.

# PROLOGUE

**Paris.** Année 2002

Natacha Kouliakoski se regarde dans le grand miroir de sa suite de l'hôtel *Lutécia* à Paris, dans lequel elle se voit en pieds.

Elle sait qu'elle est belle, Natacha, et même plus que ça, tous les hommes le lui disent depuis qu'elle est petite.

Elle se trouve, ce matin, irrésistible, maquillage savant faisant ressortir son regard vert irisé d'ocre, mèche brune qui tombe sur l'œil de façon coquine, corsage couleur crème, très près du corps pour faire ressortir la poitrine. Les hommes sont dingues des belles poitrines. Sous-vêtement blancs, classiques et bas couleur chair avec hauts ouvragés. Chaussures à haut talon et jupe rouge moulante. Si le détective qu'elle va rencontrer tout à l'heure, Albert Duranton, ne tombe pas dans ses filets, ce serait à n'y rien comprendre, se dit-elle. Elle sait Natacha, en effet, parce qu'elle s'est renseignée, que cet Albert Duranton, avec qui elle a rendez-vous, ancien commissaire de police de grande valeur, aujourd'hui détective privé très renommé, est un chaud lapin qui ne résiste pas à une jolie femme. Il est en couple avec sa secrétaire, une indienne très belle et très typée mais il lui fait beaucoup d'infidélités. Alors elle a confiance, Natacha. Elle va le séduire, cet Albert Duranton et le manipuler. Il n'y verra que du feu car Natacha parle un français parfait, sa maman née à Orléans, lui ayant appris la langue de Molière depuis sa petite enfance. Il faut que ce renommé détective l'aide à éliminer ses adversaires, des russes qui se sont acoquinés avec un certain Bouvier, un avocat d'affaires marron, retord et impitoyable et ont mis la main sur la maison d'édition *Dorémy*, ayant pignon sur rue à Paris et dont elle et ses associés ukrainiens ont un impérieux besoin pour continuer de prospérer en Europe de l'Ouest. Alors c'est la guerre avec les russes et ce Duranton, qui part au quart de tour et n'hésite jamais à flinguer, va mener le combat à ses côtés, sans même le savoir.

Elle est prête Natacha Kouliakosky, si belle en ce miroir.

# CHAPITRE PREMIER

Si vous avez lu les précédents bouquins inspirés par mes aventures, vous savez que je suis un ancien commissaire de police devenu détective privé.

C'est plutôt banal dans les books policiers ce genre de situation, y a pas de doute, mais, que voulez-vous, c'est comme ça ! Je ne vais tout de même pas renoncer à la vraie réalité sous prétexte qu'elle fait un peu cliché.

Jusqu'à présent j'avais accepté que l'on raconte quelques-unes de mes histoires. Il paraît – pour ceux qui aiment bien me lire – qu'elles sont plutôt sympathiques voire savoureuses, en tout cas susceptibles d'intéresser des gens, de les faire marrer, de leur donner quelques heures d'un petit plaisir simple de lecture innocente et peut-être aussi de les faire un brin réfléchir sur la dérision du monde, sur la connerie et la veulerie de nombreux collègues en humanité, sur l'inanité de beaucoup de choses, sur l'amitié, sur l'amour...sur tout ce qui fait qu'on continue à vivre sans se flinguer chaque matin.

Cette fois, j'ai envie de tenir moi-même la plume, de raconter *himself* mes petites aventures, de prendre personnellement les choses en mains pour qu'il n'y ait pas gourance, pour que tout soit bien vrai, tout décrit bien exact, tout narré bien comme ça s'est passé, sans fioriture d'écrivain, sans concession d'auteur qui veut se faire plaisir, sans rien cacher de moi-même, de ma vie, de mes sentiments, de mes humeurs.

Je suis Albert Duranton, l'ex-commissaire de police. C'est mon histoire qui est racontée. Donc, à partir de désormais comme dirait l'autre, c'est moi en personne qui la raconte et puis c'est tout !

Si ça ne vous plait pas, vous le ferez savoir et la prochaine fois c'est ce bon Max Billancourt qui reprendra le stylo pour faire le boulot.

En attendant, c'est bibi qui tient la plume !

Je m'aperçois d'ailleurs que ce n'est pas évident du tout de se retrouver devant une feuille de papelard tout blanc, le stylobille à la main, avec toutes mes petites histoires dans la tronche, pourtant bien présentes, bien claires. Ca se bouscule dans le cigare. Je ne sais pas bien par où commencer. C'est un métier, l'écriture !

Je ne me rendais pas bien compte, même si le père Max m'avait prévenu. Je crois qu'il est un brin vexé, pépère, que je lui prenne le porte-plume des pognes pour écrire directos et apposer ma signature, au lieu seulement de le lui raconter, comme les fois précédentes. Il me dit le contraire, *natürlich*, ce bon Max ! Il fait l'indifférent. Mais, au fond de lui, je suis absolument persuadé que ça l'emmuscaille sévère, pépère !

Surtout qu'il a un certain talent, le bougre, il faut admettre. Il se défend vachement, mine de rien, dans la description des gens et des choses, dans le déroulement de l'action, dans l'atmosphère mais sans jamais en faire trop, juste ce qu'il faut pour nos petits polars sans prétention.

Je lui ai donc demandé au père Max de m'aider, de corriger les erreurs et les maladresses du débutant, de rectifier, de proposer, d'améliorer, de superviser, quoi !

Il m'a dit bien posément et bien sereinement de me démerder tout seul – en réalité il a été nettement plus grossier que ça ! – parce que j'étais un grand garçon !

En fait, j'ai bien pigé, il me faisait la gueule, le Maxou, il se sentait probablement un peu humilié voire beaucoup.

Ah, ces écrivains, quelle vanité ! Quel orgueil ! Quel nombrilisme !

Tant pis, c'est la vie !

Mais je garde néanmoins toute ma fidèle amitié à ce vieux frère.

Donc, pour ce book et tous les petits polars du même acabit qui suivront, si toutefois, comme dirait l'autre, les petits cochons ne me mangent pas, je suis l'auteur, je suis Albert Duranton en personne et je narre, sans aucune prétention, mais avec la plus grande sincérité, mes personnelles aventures policières.

\*

Je vais ici vous raconter une histoire vécue il n'y a pas très longtemps et qui m'est encore bien présente dans la chair, au plus profond de mon tréfonds si je puis dire et qui m'a laissé, là, sur le cœur, une sale marque, comme une blessure qui suinte et qui fait ressortir, régulièrement, sur le torse, des petites perles rouges, qui me brûlent la peau et me font chialer de douleur et de tristesse, comme un gosse inconsolable.

## CHAPITRE DEUXIEME

On ne sait plus à quel saint se vouer avec la météo en région parisienne en cette année de grâce 2002 : deux jours de soleil printanier ; puis deux jours de vent force 5 à foutre en l'air les gros arbres du boulevard Richard Lenoir à Paris, où je crèche avec Lisdinia Moucoul, mon indienne adorée, ma rajput d'amour ; puis deux jours de froid intense avec le givre, la neige et le thermomètre qui se gèle la boule. Les giboulées de printemps, quoi !

Ma grand'mère aurait dit « Mes pauvres petits, le temps est fou ! ». Je ne sais pas où elle est ma pauvre grand-mère Nanon. Dans les cieux sûrement, au paradis j'espère, avec le grand père Holzman qu'elle a enfin retrouvé. En tous cas, je pense souvent à elle, à sa merveilleuse cuisine – le meilleur rôti de bœuf du monde probablement, longuement mijoté, comme confit, donnant un jus épais, caramélisé, merveilleusement goûteux et des œufs à la neige d'exception, aussi bons que ceux de Paul Bocuse – à ses réflexions sur la vie, sur les gens, sur l'évolution des choses, avec beaucoup de tendresse et d'émotion.

Je pense aussi souvent à ma petite maman mais, hélas, son souvenir s'est un peu estompé depuis ce printemps de merde d'il y a plus de trente piges où elle nous a laissés tout seuls, paumés comme des cons, comme des enfants abandonnés et définitivement tristes. C'est loin, putain et tellement douloureux ! Sans les photos, j'aurai un peu de mal à voir encore son joli visage souriant et ses grands yeux clairs, ses cheveux blonds ondulés, de façon nette. Ca fait tellement longtemps. Ma grand'mère, c'est moins vieux. C'est pour ça.

Eh oui, le temps est barge complet depuis des semaines et ça me met dans un drôle d'état, dans un état « proche de l'Ohio » comme le chante la belle Isabelle, à la fois d'abattement, de presque désespérance et, en même temps, d'excitation, d'envie de faire des trucs, de bouger, quoi ! Pas facile à vivre pour moi, mais aussi pour les autres, il faut bien l'admettre !

\*

Je suis dans ces pensées un peu – beaucoup ? – « cul-cul la praline », comme on dit dans la région lyonnaise et ses environs, lorsque Lisdinia, la femme de ma vie, ma belle indienne du Rajasthan, qui est aussi mon assistante depuis le début de mon aventure de détective privé, m'appelle du bureau d'à-côté, sur la ligne directe, pour me prévenir de l'arrivée d'une certaine madame Desmaris, avec laquelle j'ai rendez-vous.

Lisdinia, ma douce, a l'air tout drôle au téléphone, comme un peu gênée voire un peu ironique. Jalouse peut-être ? La dame Desmaris doit être une belle gonzesse et Lisdinia sait que je ne suis pas insensible, mais alors pas du tout, aux charmes de ces dames surtout lorsqu'elles sont jolies et bien foutues. Alors elle se méfie Lisdinia et, de vous à moi, elle a peut-être bien raison !

Ma jolie rajput cuivrée fait entrer la donzelle en question, avec un air un peu hautain auquel elle ne m'avait pas encore habitué. Sent-elle intuitivement qu'il allait se passer quelque chose ? Je ne sais pas.

Mais dès que la cliente passe la porte, je comprends tout.

Putain, madame Desmaris, elle n'est pas belle. Non ! Dire qu'elle est simplement belle est une insulte grave pour décrire le canon sublime qui vient de s'introduire dans mon burlingue. Nom de Dieu, ça existe ça ?

Je suis pétrifié devant la splendeur absolue qui s'avance vers moi, la main tendue, souriante aux anges. Des cheveux d'un brun très sombre, assez longs, avec une petite mèche rebelle sur le front, relevés sur l'oreille droite laissant découvrir un lobe parfaitement découpé. Des yeux vert foncés entourés de longs cils faisant ressortir la douce et en même temps profonde lumière du regard. Un nez assez grand, mais plutôt mince, dessiné comme sur les gravures du  
ème

18 siècle, une bouche pulpeuse comme on l'écrit dans les mauvais bouquins, les bouquins au rabais que l'on voit partout sur les étals des librairies. Mais je ne vois pas comment m'exprimer autrement pour décrire deux lèvres charnues, rose vif, s'ouvrant sur des dents blanches agencées à la stricte perfection. Nom de Dieu ! Une peau très claire mettant merveilleusement en valeur tout cet ensemble constituant un visage à la fois doux et très expressif, d'une miraculeuse

beauté.

J'ai le temps de voir tout ça en trois secondes, le temps de serrer la belle main tendue et de lui désigner un fauteuil où poser son joli petit postérieur, surmontant deux jambes qui me semblent, séance tenante, magnifiques. Elle s'assied, miss Desmaris, avec simplicité, pose son sac sur les genoux, me dévisage toujours en souriant. Je suis sonné grave, abasourdi par tant de grâce aperçue en quelques secondes seulement.

C'est là, en face de moi, Esméralda, la plus belle martyre de l'histoire, qui aurait vécu jusqu'à trente-cinq piges. La « sublissime », la divine Gina Lollobrigida du film *Notre Dame de Paris*, quoi !

Je suis à la fois ébahi, touché et ému.

— Que puis-je faire pour vous, chère madame ? Trouvai-je le moyen de sortir de ma pauvre gorge nouée par l'émotion et l'excitation, en m'asseyant en face d'elle.

Elle pose son sac sur le bureau et me demande la permission de fumer. Je l'autorise, bien sûr, à condition qu'elle m'offre une cousue. Officiellement je ne fume que des petits cigarillos mais j'accepte, de temps en temps, une cigarette, juste pour le plaisir, pour le plaisir et le partage.

Elle me tend un paquet noir de *John Player Spécial*, duquel je réussis à extraire sans trop trembler une longue clope à bout filtre. Elle me passe son Dupont en or qu'elle tient entre deux doigts aux ongles nacrés. J'allume la JPS tout en la regardant croiser les jambes, ce qui remonte sa jupe rouge vers le milieu des cuisses, m'offrant un spectacle particulièrement agréable et excitant. Elle se tient le buste bien droit, deux jolis seins dressés sous un fin corsage de soie crème.

Je commence à choper un beau tricotin derrière mon bureau. Ni vu, ni connu...pour le moment !

Elle pose calmement ses yeux verts dans les miens, ce qui me met au supplice, et me dit avec assurance.

— Monsieur Duranton, j'ai besoin de vos services. Je connais votre réputation. Je suis venue vous parler d'une affaire grave que vous seul pouvez m'aider à régler. Votre prix sera le mien.

Je fais un bel effort pour retrouver un semblant de calme.

— Madame Desmaris – j'ai bien retenu son blase, espère ! – je suis confus. Je ne voudrais pas que vous me surestimiez tout de même. C'est vrai qu'avec mon équipe, nous avons de bons résultats mais nous ne sommes pas infallibles.

— Pas de fausse modestie, monsieur Duranton, vous êtes le meilleur détective de Paris, tout le monde le dit, tout le monde le sait...insiste-t-elle avec une voix d'hôtesse de l'air, en décroisant les jambes délicatement, me permettant l'espace d'une demi-seconde, d'apprécier le haut ouvragé de ses bas et une parcelle de sous-vêtement qui me paraît, *illico*, de couleur blanche.

Je dois me concentrer très fort pour la regarder et fixer mon attention sur le haut de sa personne, droit dans les yeux.

— J'ai vraiment besoin de votre talent et de votre courage pour résoudre une affaire difficile qui m'empoisonne la vie depuis un certain temps. Je suis malheureuse, monsieur Duranton, très malheureuse. Il ne faut pas me laisser comme ça, je vous en conjure...dit-elle d'une voix un peu lasse et énervée qui colle mal à l'image de top model qui émane indubitablement de cette belle gonzesse sur le plan de la plastique, tout du moins, parce que sur celui de l'intelligence du regard il n'y avait pas photo avec les semi-connes qui s'étalent, que dis-je, qui se répandent, dans les journaux de mode, les Noémie, les Carla et toute la petite ménagerie !

— Très bien, madame Desmaris, je suis tout à vous, si je puis dire. Je vais vous écouter avec toute l'attention que vous méritez. Je vais m'occuper de votre affaire dont, pour l'instant, je ne sais rien, c'est promis.

— C'est sûr, monsieur Duranton ?

— Oui, chère madame, mais à une condition...

— Dites, monsieur Duranton, dites...

— Je voudrais d'abord connaître votre prénom et ensuite j'aimerais bien que vous me parliez un peu de vous. Je vous écouterai avec encore plus d'attention si je sais précisément qui vous êtes, si je sais avec une certaine exactitude qui je vais avoir l'honneur d'aider.

La belle me regarde d'une façon qui me paraît bienveillante.

— D'accord monsieur Duranton, votre demande me paraît légitime. Je commence. Je m'appelle Ninon Desmaris, j'ai trente-cinq ans, je suis née à Angoulême, au mois d'août. Je ne sais pas si cela vous intéresse mais je suis du signe du Lion. Je suis divorcée depuis deux ans, j'ai un fils de huit ans qui s'appelle Jérémie et c'est pour lui que je suis ici. Monsieur Duranton, voilà, je vous dis tout, mon fils a disparu, kidnappé par mon ex-mari il y a plusieurs semaines et je ne peux rien faire. J'ai peur vous comprenez. Je ne vis plus, je suis à bout...

Et Ninon Desmaris, éplorée, se met à pleurer devant moi comme une petite fille et je tombe amoureux, là, foudroyé grave, tout à trac, oubliant Lisdinia, mon devoir et tout le Bataclan !

Cloué raide mort devant ce spectacle triste et délicieux à la fois de la si belle madame Desmaris, la jupe à mi-cuisses laissant deviner des trésors, une main tremblotante écrasant sa JPS dans le beau cendrier de pierre noire, deux larmes coulant sur les joues roses et laissant sur le fard une petite trace claire.

— Je vous en prie, madame, pleurez si ça peut vous faire du bien...

Mais la dame se reprend très vite.

Elle a du caractère, la belle Ninon, à n'en pas douter !

Elle se recule dans le fauteuil, éponge joliment ses larmes avec un mouchoir en papier et me fixe.

— Je vais vous raconter mon histoire, en commençant par le début, si vous avez un peu de temps à me consacrer, monsieur Duranton.

— J'ai tout le temps qu'il faut, chère madame. Accordez-moi juste une petite seconde...

Je décroche le bigorneau relié à Lisdinia et demande qu'on ne me dérange pas, sauf urgence impérieuse mais alors vraiment tout à fait impérieuse !

Lisdinia glousse un « d'accord Albert, j'ai bien compris » qui me paraît un chouia ambigu et se replonge avec délice dans un gros bouquin plein de photos en couleurs sur l'histoire des maharadjas du Rajasthan, un livre que je lui ai offert à Noël, qui lui rappelle ses origines à ma belle indienne et lui fait un peu oublier, là sur l'instant, que je prolonge l'entretien avec la sublime Ninon.

\*

Et madame Ninon Desmaris, trente-cinq ans, née à Angoulême sous le signe du Lion, divorcée, hallucinante de beauté, très émouvante, fort bandante, me raconte, calmement, posément, sereinement, longuement son histoire, avec application, avec conviction et force détails pour bien me faire comprendre, pour bien me convaincre, moi déjà tellement convaincu, liquéfié par tant de grâce et de malheurs réunis.

## CHAPITRE TROISIEME

Le soir, en rentrant à l'appartement, main dans la main avec Lisdinia sur le boulevard Richard Lenoir, je dois avoir l'air absent grave, je m'en rends parfaitement compte. J'essaie d'avoir un air normal si je puis dire, je me force mais je n'y parviens pas, l'esprit accaparé par Ninon.

— À quoi penses-tu, mon chéri, ou plutôt à qui ?

Lisdinia, fine mouche, se doute que j'ai flashé sur miss Ninon.

J'essaie de rester zen.

— Je pense à l'histoire de madame Desmaris et de son gamin. Je te l'ai racontée tout à l'heure. Je vais m'en occuper de cette affaire parce que c'est mon job mais, je dois l'avouer, je ne sais pas par quel bout la prendre.

Lisdinia prend un air un peu buté en me fixant.

— Tu ne sais pas par quel bout la prendre, l'histoire ou la cliente ?

Elle est gonflée ma Rajput !

— Lisdinia chérie qu'est-ce que tu racontes ? Te voilà bien graveleuse, dis-donc !

— Je plaisante, Albert, je plaisante. Mais j'ai quand même l'impression qu'elle t'a tapé dans l'œil la belle Ninon. Je ne t'ai encore jamais vu comme ça. Tu n'es pas vraiment avec moi, là, maintenant, je le sens bien. Tu es ailleurs, autre part, tu es peut-être encore avec elle, non ? Il faut admettre qu'elle est magnifique cette femme et je comprends qu'elle plaise aux hommes.

Les gonzesses ont l'art de te mettre en difficulté en débusquant, mine de rien, tes sentiments profonds, tes fantasmes ce qui, parfois, il faut bien l'avouer, fait vraiment un peu chier et je reste poli afin de garder à ce petit bouquin un certain niveau culturel !

— Mais arrête, Lisdinia, s'il te plait. Tu m'ennuies. Tu ne vas pas devenir

comme les autres, merde !

Je m'énerve bêtement alors que Lisdinia a visé juste. En fait, d'une certaine manière, je m'énerve contre moi-même. C'est vrai, oui bien sûr, que je pense à Ninon Desmaris d'une manière incroyable, obnubilé par sa beauté farouche et sa noire douleur. Et que, au fond de ma conscience, je culpabilise déjà un peu voire plus !

Lisdinia ne me répond pas.

Nous rentrons *hat home*, main dans la main.

La soirée se passe normalement, même si je l'écourte rapidos, prétextant un sale mal de tronche pour aller roupiller, pouvoir ainsi penser tout mon saoul à la miss Desmaris, à ses yeux verts, à ses lèvres, à ses sous-vêtements blancs et à son histoire terrible dont il va falloir que je m'occupe, ne serait-ce que pour la voir et la revoir encore et encore !

Lisdinia a été super. Pas un mot plus haut que l'autre, rien, nada ! Elle est géniale ma rajput chérie. Elle saura attendre que l'orage passe et que je lui revienne une fois que tout sera fini avec la belle Ninon. Parce qu'un jour, forcément ça sera fini.

C'est ça une femme qui vous aime vraiment.

Elle sait que sur la longueur, sur la durée, elle est la seule, l'unique. La femme de votre vie, ce doit être une marathonnienne, celle qui gagne à la fin, au bout du parcours, après avoir « ramassé les morts » tout au long du chemin, comme on dit en sport. Les temps de passage, pour elle, au fond, importent peu !

\*

Le lendemain matin, à sept heures, je suis déjà au burlingue, rasé de près, costard croisé marron et cravate noisette, frais comme un gardon, prêt pour l'aventure.

J'ai laissé dormir Lisdinia, qui avait dû venir se coucher très tard et qui en écrasait sévèrement, belle comme une madone exotique, lorsque je me suis levé.

Comment attaquer le dossier Desmaris par le bon bout, pour pas me gourer au départ et tout foutre par terre, tout détruire, avant même d'avoir commencé ?

Je compulse mes fiches, mes calepins, à la recherche d'une idée. On ne peut pas mettre les pognes dans une histoire de mafia comme ça, la fleur au fusil, le pif au vent !

Desmaris, ça ne me disait rien. Jamais entendu parler quand j'étais flic, autrefois, à Boulogne. Jamais, non plus quand on était, avec le divisionnaire Rabouret – big Louis, mon deuxième papa, mon ami, mon maître – et avec le jeune inspecteur Cordier, dans le service de lutte anti-terroriste que j'ai quitté pour faire le détective.

Louis, lui, il doit savoir.

Il sait toujours tout, le père Rabouret.

En tous cas, il sait se rancarder, toujours et sans éveiller les soupçons. C'est un grand professionnel, Louis.

Moi, j'étais un bon flic, je crois, courageux et pugnace et tout à fait loyal mais, il faut bien l'admettre, un peu chien fou, un peu libertaire, un peu anar.

Louis, lui, c'est un flic expérimenté, averti, scrupuleux, respectueux des règles, sauf dans les cas très graves.

Il saura comment s'y prendre, mon vieux et bon pote, y a pas de doute ! Et puis lui parler me fera du bien. De toute façon.

L'idée, donc, c'est d'aller voir Louis ce matin.

\*

— Allo Louis, salut, c'est Albert. Tu vas bien ?

— Salut grand, ouais, ça va pas mal, tu es bien matinal dis-donc Un problème ?

— Je voudrais te voir ce matin, te demander quelque chose. J'ai une affaire grave à résoudre et je suis paumé complet ! Bref, Louis, j'ai besoin de toi.

— D'accord mon petit. Viens à la maison d'ici une heure. On sera mieux qu'à mon burlingue. Et là au moins je suis sûr qu'il n'y a pas de micros ! J'ai tout vérifié personnellement !

— Parce que tu crois qu'au service...

— Je ne crois rien Albert. Jamais ! Je ne suis pas croyant, tu le sais bien. Je dis seulement que c'est au cas, tu comprends, au cas !

— OK Louis, tu as bien raison. J'arrive dans une heure.

— Super gamin. Je fais du café, à tout à l'heure.

\*

Louis habitait, seul depuis que sa femme l'avait laissé veuf, vaincue par le crabe il y a bien des années en arrière, avec un joli héritage, un superbe appartement situé en face de la cathédrale Notre Dame de Paris, dans un immeuble cossu du quai de Montebello. Il avait toujours voulu habiter là, Louis, depuis qu'il avait lu et relu le génial bouquin du père Hugo. L'héritage lui avait permis de réaliser son rêve. Le matin, de sa fenêtre, il voyait Notre Dame, ce lieu magique et grandiose et ça lui donnait de la force et de la sérénité. Tous les jours, il scrutait le parvis et espérait voir surgir Esméralda et sa petite chèvre blanche. C'était son jardin secret, son truc à lui, pourtant vieil agnostique. Il n'en parlait jamais, à personne. Il s'en était, une seule fois, un soir de repas bien arrosé chez Ernestine, ouvert à moi qu'il considérait un peu comme le fils qu'il n'avait pas eu.

Avec Big Louis, on se voyait moins, bien sûr, depuis que je volais de mes propres ailes mais on réglait certaines affaires ensemble de temps en temps.

À quelques mois d'ici, on avait bossé la main dans la main sur une histoire assez bizarroïde de hauts fonctionnaires de la Douane qui avaient échangé leur identité et Louis avait dû flinguer *himself* Tisseur l'assassin, l'assassin présumé en tous cas. L'affaire Tisseur n'avait jamais été vraiment éclaircie malgré une enquête minutieuse, le gouvernement ayant fait comprendre au juge d'instruction que la récréation était terminée dès que l'on avait voulu mettre les mains dans les relations franco-russes – ça n'était pas du flan !– et toucher, ne serait-ce que du bout des doigts, à la raison d'Etat. Bref, on s'était fait remonter durement les

bretelles !

Depuis cette affaire, je m'étais fait plus rare, me consacrant à des enquêtes simples, des filatures, des dossiers de débutant, des adultères, des trucs avec lesquels je gagnais bien ma vie, sans me fatiguer outre mesure.

J'avais recruté l'inspecteur Cordier, un sacré bon flic scrupuleux et professionnel à qui je confiais les choses les plus emmerdantes. Il s'en tirait à la perfection, le jeune Cordier. Il fallait que je me fasse un peu oublier par les institutions et les flics officiels toujours prêts à enfoncer un ancien collègue, surtout lorsqu'il est encore jeune et beau, et assez célèbre, ce qui, sans nulle vanité, était tout à fait mon cas.

\*

Après les embrassades d'usage – toujours très théâtrales et fort émouvantes avec le père Rabouret – je me retrouve assis, face à Notre-Dame de Paris, devant un grand bol de café noir et des tartines beurrées, avec Louis à mon côté, encore en vêtement d'intérieur.

« Big Louis » Rabouret, pas rasé, en grosse robe de chambre style laine des Pyrénées serrée au ventre par une espèce de cordon de double rideau, c'est un fameux spectacle ! Louis aurait pu être un personnage de Hugo, tellement il est typé, truculent, magistral !

— C'est beau, tu ne trouves pas, Notre-Dame ? Regarde cette majesté, cette puissance formidable, cette force qui se dégage des pierres sombres. Putain, ça me fascine, les tourelles et les gargouilles. Savoir qu'Esméralda a vécu là-dedans, avec Quasimodo et ce barge de Frolo. Ça me botte. Esméralda, j'en suis follement amoureux, mon petit, je peux bien te l'avouer ! Si pure, si belle, si douce. Et à qui on a fait tant de mal ! C'est la plus belle martyre de l'histoire ! Je l'aime cette femme merveilleuse et, je puis te le dire, chaque jour je l'attends.

Louis se livrait vraiment sur ce sujet pour la première fois.

Je trouve qu'il en fait un petit peu trop tout de même !

— Mais Louis, Esméralda, elle n'a jamais vécu dans Notre-Dame puisqu'elle

n'a jamais existé ! Elle sort de l'imagination du père Victor Hugo ! C'est un personnage de roman ! C'est tout ! Enfin, bon sang, Louis, tu le sais très bien !

Louis me regarde avec un petit sourire complice.

— Vas savoir, Albert, va savoir ! Tu sais, j'ai l'impression, certains soirs d'hiver, quand il y a un peu de brume sur la Seine, que, vêtue de sa robe rouge sang, belle comme c'est pas permis avec ses grands yeux noirs et sa somptueuse chevelure bouclée, elle va venir avec sa petite chèvre blanche, danser pour moi qui l'aime tant, là-bas sur le parvis, comme elle avait dansé pour cette enflure de Phoebus, ce beau capitaine de mes deux dont elle s'était connement amourachée.

Je regarde Louis qui fait une tête de six pieds de long.

— Finalement, Louis, si on réfléchit trois secondes, on s'aperçoit que la belle Esméralda, elle était comme toutes les autres gonzesses de la création. Celui qu'elle aimait, c'était le beau, le bellâtre, la gravure de mode, même s'il était con à bouffer du foin et pourri jusqu'à la moelle ! C'est vrai qu'entre le sombre et barge Frollo, un illuminé, et le pauvre moitié givré de Quasimodo, un handicapé, elle n'était pas trop vernie, la pauvre, question entourage masculin. Mais quand même, Gringoire, le poète, le saltimbanque, avec qui, après tout, elle s'était mariée, elle aurait pu l'aimer. C'était un mec bien, tendre et généreux. Eh bien non ! C'est cet enfoiré de Phoebus, ce soleil de mes roustons, le beau militaire, qu'elle voulait. Comme les autres, quoi ! Elle a bien failli, d'ailleurs lui faire cadeau de son berlingue au beau militaire, si Frollo, ce fumier, n'était pas, un peu brutalement il faut l'admettre, intervenu, en poignardant sévère son rival...ce qui a conduit Esméralda, accusée à tort de ce crime, directos au bûcher !

Le visage de Rabouret s'illumine.

— Mais tu connais l'histoire de *Notre-Dame de Paris* par cœur, Albert ? Je suis épaté. Je ne savais pas que tu avais lu Victor Hugo.

— Tu sais, Louis, il ne faut pas se fier aux apparences. Je ne suis pas si inculte que j'en ai l'air !

— Je ne dis pas ça, petit, oh non je ne dis pas ça ! Tu n'as pas l'air inculte du tout, bien au contraire. Tu sais beaucoup de choses dans plein de domaines.

— Merci Louis. On a tous notre jardin secret dans la tronche et dans le

palpitant, avec des tas de trucs dont on ne parle à personne parce qu'au fond ça ne regarde personne. Dans ce petit coin de mon cerveau et de mon cœur, il y a Hugo, il y a Dumas, il y a Céline, il y a Simenon, il y a Fallet, il y a Blondin, il y a Aymé... Il y a aussi San Antonio, Pagnol, Giono, Audiard, Boudard et quelques autres. Il y a aussi Brel, Brassens, Trenet, Barbara, Souchon, Berger... Et puis il y a Manset... et puis il y a Raimu, Jovet, Gabin, Renoir, Duvivier, Sautet... Et il y a Jacques Anquetil et Michel Platini... Et bien d'autres choses encore tout à fait personnelles voire intimes À la merveilleuse Esméralda, je peux te le dire, Louis, moi aussi j'y ai souvent pensé, surtout quand j'allais mal, quand la vie me donnais envie de dégueuler, parce qu'elle est belle à tomber, Esméralda, depuis qu'elle a été incarnée par la sublime Gina Lollobrigida... parce que c'est une bohémienne, parce qu'elle est pure et innocente... si pure, Louis, si pure, tu comprends ?

— Putain, mais c'est pas vrai ! Décidément, Albert, tu es bien mon fils, nom de Dieu ! Dans mes bras, mon grand, dans mes bras. Je t'aime !

Et Louis, avec une force terrible, comme s'il me plaquait au rugby, me chope à bras-le-corps, me serre contre son bide et me pose un gros baiser humide sur chaque joue.

J'en chialerais presque.

\*

La discussion qui s'ensuit est, hélas, moins littéraire et bien plus pragmatique. Je narre en détail les confidences de la belle Ninon à un Louis extrêmement attentif, les deux mains soutenant le visage, l'œil acéré, l'esprit en éveil. Je lui raconte tout, son histoire, son drame. Ninon est la patronne d'une maison d'édition qu'elle a héritée de son père, un certain Rémi Jeandot, écrivain assez célèbre, paraît-il, dans les années soixante sous un pseudo dont je ne me souviens pas. Mais c'était un mecton connu qu'on voyait de temps en temps à la téléche dans les émissions littéraires, interrogé par l'un des deux Pierre, Dumayet ou Desgraupes. C'est ce que m'a dit, en tous cas, la dame Desmaris.

Elle est aujourd'hui pédégère de cette société qui s'appelle les Editions Jean Dorémy – pas con ce nom à partir de Rémi Jeandot – et qui est restée

indépendante, malgré les offres régulièrement présentées par les grosses boites style Hachette et compagnie. Toujours selon la miss, la maison qu'elle dirige se porte bien, avec quelques beaux succès de librairie et quelques prix littéraires de seconde importance. Pour les prix qui comptent vraiment, le Goncourt, le Fémina, le Renaudot ou des machins comme ça, c'est macache-bono, que couic, nada ! Elle m'a raconté, la charmante, qu'en fait c'était tout plus ou moins bidonné, peu ou prou partagé entre les grandes maisons, à peu près équitablement au fil des années, les membres du jury étant tous plus ou moins maqués avec les éditeurs qui les payeraient grassement pour défendre leurs intérêts. Bref, ils se « font Grasset la patte », quoi ! « On les Hachette ! On leur fait des cadeaux Denoël ! ». On s'en doutait un peu de ces petits arrangements entre amis, mais maintenant on est sûrs ! On est très éloigné, y a pas de doute, de la littérature, putain !

— Non Albert, pourquoi tu dis ça ? Au contraire, je dis qu'on est en plein dedans !

Qu'est-ce qu'il raconte Big Louis ?

— Pardon ?

Louis me regarde avec gentillesse et calmement me répond.

— Eh oui, mon gamin, la littérature, c'est exactement comme tout le reste. Y a pas de raison. Y a du pognon à prendre. Alors, tous les moyens sont bons, là comme ailleurs, tu comprends ?

— D'accord, Louis, mais enfin merde, les bouquins c'est pas de la bidoche ou du papier-toilette ou des fringues ou des actions dans des startups ! C'est des œuvres ! C'est de l'art ! Les mecs ou les meufs qui écrivent des bouquins y mettent leur vie dedans, leur sensibilité, leur culture, leur intelligence...

— Arrête, Albert, tu vas te faire du mal ! Tes petits polars à toi ils sont ce que tu viens de dire. Mais pas tous les livres, tu le sais bien ! La plupart ne sont que des produits de consommation courante, si je puis dire ! Continue plutôt ton récit, c'est autrement plus passionnant que nos divagations sur la littérature, qui ne débouchent sur rien !

— Tu as raison Louis. C'est vrai, je m'emballe comme un gosse ! Bon, je reprends. Il y a une dizaine d'années, la divine Ninon a rencontré un gus, Alban Desmaris, jeune, beau, intelligent, plein d'ambition. Il avait envoyé par la poste

un manuscrit vachement chiadé, original et tout le toutim qui avait d'emblée emballé le comité de lecture. Ca sentait le talent, quoi ! La miss l'a convoqué pour en parler, en vue peut-être d'être édité. Il fallait juste un peu réécrire deux ou trois passages, de-ci, de-là, avec l'aide d'un spécialiste, un nègre comme on dit depuis Dumas, un écrivain-fantôme – comme il faut dire maintenant qu'il n'y a plus de nègres ! – pour que ce soit plus facile d'accès, plus simple, plus commercial, plus vendeur, quoi. « La réécriture, c'est fondamental, vous comprenez, monsieur. La qualité d'un livre, je vous l'affirme, ça passe par la réécriture ! »

Le mec est venu. Devant la proposition de l'éditrice, il a fait la gueule, hurlé comme un veau ...expliqué qu'il avait déjà lui-même abondamment réécrit, qu'il en avait bavé...interdit qu'on touche une virgule à son book...tempêté, fait des histoires, menacé, vociféré, crié qu'on le tuait, qu'on l'assassinait, qu'on assassinait son intégrité d'écrivain. Le jeune et beau gus, drapé dans sa dignité de littéraire qui a mis ses tripes dans sa prose et qui ne veut pas qu'on la bricole pour de vulgaires raisons commerciales ou financières, ce qui est exactement pareil ! Enfin bref, le Desmaris a fait un suif terrible dans le bureau de la pédégère !

Paradoxalement, Ninon a apprécié. Le caractère de ce mec qui se cabre, de ce fier écrivain, ça lui a plu. Ils se sont revus. Ils se sont aimés. Ils se sont mariés. Le bouquin, très légèrement remanié, a été édité sous un pseudonyme et il s'est super bien vendu grâce à une publicité professionnellement orchestrée. Le Desmaris n'a jamais dévoilé son identité au public. Il trouvait que c'était bon de maintenir un mystère. Il a sorti dans la foulée un autre book – des nouvelles – qui s'appelait *Larmes à gauche*. Même gros succès. La réputation de la maison a fait un bon énorme dans le landernau parisien de l'édition et auprès du public. Le pognon est rentré à flots. Bref, a priori, tout baignait.

— Bien, Albert. Et alors ? Et alors ? Et alors ?

— Alors...la mafia est arrivée !

— Tu dis ?

— Je dis que Desmaris, fier et talentueux écrivain mais mec très ordinaire et plutôt faiblard, avait quelques fréquentations discutables. Il avait du temps à lui et du blé pour sortir, trainer les rades à puttes, picoler...

Sa bergère bossait des quinze heures par jour pour faire tourner la boîte, surtout que les éditions Jean Dorémy, désormais à la page, avaient pris du volume – si je puis me permettre – et qu'il fallait tenir son rang, dénicher des auteurs nouveaux, cajoler les « auteurs-maison », faire de la retape et tout ce qui va avec et qui prend du temps, beaucoup de temps.

La belle Ninon n'était pas souvent *at home* et le Desmaris se sentait de plus en plus seulâtre, paumé complet, abandonné.

Il est ainsi devenu une proie facile pour des professionnels aguerris de la « prise en mains », du conditionnement.

La mafia – appelons-la comme ça Louis pour le moment, ça simplifie les choses mais la réalité est sûrement plus complexe – avait le projet d'entrer plus avant dans la communication, l'édition et la presse, pour disposer d'instruments lui permettant de n'être pas trop attaquée, trop dénigrée, trop sur le devant de la scène. Rien de mieux que d'avoir dans sa manche des journalistes, des publicitaires, des écrivains célèbres.

On n'a plus de vrais intellectuels qui servent de guide, style Camus, Sartre, Gide, Paulhan, Aron, Bachelard ou d'autres. Nous en ce moment on a BHL ou Gluxmann, des gentils petits néo philosophes comme ça...des mecs à la mode, bien peignés, avec de belles chemises blanches qui font les couvertures des magazines...enfin, Louis, tu vois un peu les comiques question directeurs de conscience ! Alors on se tourne vers des mectons célèbres, non parce qu'ils sont bons, non pas parce qu'ils ont des choses à dire, mais parce qu'ils sont célèbres.

— Oui je suis bien d'accord, Albert, je te suis.

— Merci Louis, je continue mon récit. Desmaris fut choisi, cerné, travaillé au corps. C'était fastoche. De beaux discours, du pognon, des promesses, des menaces, tout ça fait avec tact, nuances, circonvolutions ou dureté intransigeante, selon les jours et les humeurs. Du travail de pro, quoi !

— La mafia dans l'édition, c'est nouveau ça. Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Albert ?

— Pour le moment, Louis, je te narre les confessions de la belle Ninon, rien de plus. Je suis venu ici ce matin précisément pour essayer d'y voir plus clair. Pour l'instant, comme toi, j'ai des doutes sur cette prétendue mafia. Mais, bon, je continue le récit tel que la miss me l'a narré. Son mari Desmaris se fait entuber

grave par ses copains de beuverie et de sauterie, qui lui font signer un papelard en bonne et due forme rétrocédant à l'un d'eux la moitié de ses droits d'auteur en échange de leur protection...

— De leur protection de quoi, Albert, elle te l'a dit ?

— Non, non, Louis, je n'en sais rien. Ce qu'elle m'a dit, Ninon, c'est qu'il s'est mis, bien marri, son mari Desmaris, entre les blanches pognes de ses potes protecteurs et qu'il a commencé à payer de fortes sommes à un dénommé Georges Bouvier, avocat d'affaires ayant pignon sur rue à Paris.

— Je vois le topo...

— Ensuite, le Desmaris a fait une vie pas possible à sa gonzesse pour qu'elle lui cède des parts de la société à l'occasion de la livraison d'un troisième bouquin, plutôt que de voir verser de simples et classiques droits d'auteur.

Elle a accepté naïvement, croyant que c'était une manière de l'intéresser à la marche de la boîte, de lui redonner le goût de la vie. Parce que le temps passant, Desmaris dépérissait, maigrissait, s'aigrissait, perdait ses tifs et sa belle gueule et s'éloignait, à tous points de vue, de Ninon, laquelle pourtant l'aimait toujours ce mec. Quand elles sont amoureuses, Louis, les femmes, elles, en général, elles ne faiblissent pas ! Et la miss Ninon elle voulait tout faire pour aider son mari adoré. Elle lui a filé vingt pour cent du capital d'un coup, pour le bouquin en cours et au titre de trois autres à venir.

— D'accord, je vois...

— Parce que, malgré sa mauvaise passe, Desmaris continuait d'être un écrivain de première bourre, inspiré et tout. Au contraire même, plus il sombrait dans la dépression et la « neuneucherie », plus il sortait des chefs d'œuvre, des trucs noirs sur l'âme humaine que les gens adorent, en tout cas ceux qui savent à peu près lire.

Les mois puis les années ont passé. Desmaris n'avait jamais un rond et c'est la Miss Ninon qui subvenait à tout dans le ménage et s'occupait de leur fils Jérémie, un gentil môme, un peu paumé dans cette atmosphère spéciale.

Un jour, Desmaris a demandé encore du capital de la boîte. Il voulait quinze pour cent de plus. Après bien des résistances, Ninon a cédé, encore et toujours. Et dès que son mari a été en possession de trente-cinq pour cent des parts, il les a

revendues, à vil prix, à l'avocat Bouvier avec fafs devant notaire, estampillés officiels, tamponnés nickel, tout bien en règle.

Le Bouvier se trouvait ainsi disposer d'une minorité de blocage dans l'assemblée générale des actionnaires de la maison d'édition Jean Dorémy.

Et c'est là que la situasse a changé et que les ennuis ont commencé épais, très épais même. Le cabinet d'avocat Bouvier s'est mis à foutre terrible la merde dans la boîte, demandant un droit de regard sur tout ce qui se décidait, y compris sur les publications. Engueulades, conflits, différends, menaces, insultes...Ninon résistait comme elle pouvait, car elle avait toujours la majorité et imposait ses vues, en force. Mais Desmaris était résolument du côté de Bouvier et il exerçait sur Ninon un chantage de plus en plus éhonté du style « fais ce qu'il demande, sinon je te quitte et j'emène Jérémie avec moi. D'ailleurs, il ne te voit jamais, ça ne changera pas grand-chose ! ».

— Ca c'est vraiment dégueulasse. On ne touche pas aux enfants, nom de Dieu !

— Tu as raison, Louis. Alors, les accrochages ont été de plus en plus violents jusqu'à l'inévitable divorce prononcé il y a environ deux ans. Mais Bouvier a continué son travail de sape. Ninon a tenu un max, sauvant l'essentiel. Mais elle voyait bien que les choses changeaient, de nouveaux écrivains étaient recrutés, d'anciens virés. Elle devait composer avec son partenaire, de plus en plus, pour éviter l'explosion de sa maison. Puis, il y a eu le clash, le *casus belli* à propos de l'édition d'un bouquin sur la *Camora* italienne par un ancien gangster. Bouquin complice, complaisant, duplice avec les mafieux. Ninon a refusé sèchement, définitivement. Elle a envoyé totalement chier Bouvier...et son gamin a disparu il y a quelques jours, comme par hasard. »

« Voilà Louis. J'ai accepté cette affaire et j'ai flashé sur madame Desmaris. Celle-là, tu vois, rien que d'évoquer son blase, ça me fout un gourdin pas possible et un gros creux dans l'estomac ! »

« J'ai très envie de l'aider à récupérer son petit bonhomme et à mettre hors d'état de nuire son fumier de mari et le sombre Bouvier et ses acolytes, mafia ou pas ! Je vais leur rentrer dans la gueule, crois moi, ça va pas rigoler longtemps ! »

« Mais je ne sais pas où je mets les pognes ! Vas savoir ce que je vais trouver

derrière tout ça, Louis ? Sûrement de la merde, beaucoup de merde ! C'est pour ça que je suis venu te voir ce matin. Comment tu réagis ? Moi, je ne sais plus trop quoi faire et par où commencer. Je me suis sérieusement entiché de la belle Ninon et j'ai peur de partir bille en tête dans un turbin à la con et de ne plus avoir mes esprits. Voilà, Louis. Dis-moi ce que je dois faire. J'ai besoin de toi. Je ferai ce que tu diras. »

Le père Rabouret est visiblement emmouscaillé jusqu'aux cheveux par ma supplique. Il voit bien que je suis prêt à foncer comme un malade parce que Ninon m'avait convaincu, embobiné jusqu'au trognon, peut-être, sait-on jamais !

Il me regarde droit dans les yeux tout en réfléchissant à ce qu'il va répondre. Attention, il ne s'agirait pas de m'empêcher de faire mon boulot sous prétexte que j'avais eu le coup de foudre pour ma cliente ! Il ne fallait sûrement pas non plus me laisser partir la fleur au fusil sur une glauque histoire de famille, dans laquelle il n'y avait peut-être pas plus de mafia que de beurre en branche !

Louis me regarde lourdement, le visage grave.

— Je vais te dire ce qu'on va faire, Albert, si tu veux bien. Je dis « on » parce qu'on va faire tout ça ensemble, si tu es d'accord. On va, tous les deux, bien posément, bien calmement, tout reprendre à zéro avant de se décider à agir. On va tout vérifier bien dans le détail, tout ce qu'elle dit la madame Desmaris : le gamin, puis la maison d'édition, le mari, l'avocat Bouvier, les comptes en banque, tout jusqu'au plus petit fait, jusqu'au plus infime détail. Ca prendra le temps que ça prendra mais on ne peut rien faire avant d'être sûrs. T'imagines qu'elle te raconte n'importe quoi, ta Ninon et qu'elle t'embarque dans un gros merdier, juste pour régler son compte à son ex-mari qu'elle aime encore peut-être et qu'elle déteste en même temps ! C'est assez classique ! Imagines qu'il soit parti avec une donzelle, le Desmaris, tout simplement parce que la Ninon, malgré sa beauté, il ne l'aime plus ou parce qu'elle ne veut plus baiser avec lui ou qu'il soit tombé raide dingue d'une autre nana, des conneries comme ça ! Et que c'est à cette donzelle qu'il file le pognon, depuis des années et qu'il n'y a pas plus de mafia dans cette affaire que de conscience politique chez un ouvrier qui vote à droite ou d'honnêteté chez un banquier !

— Et Bouvier et les trente-cinq pour cent du capital ? Ca peut se vérifier

rapidos tu crois ?

— Oui, Albert, bien sûr ! Mais après tout, l'écrivain vedette, mari de la pédégère qui détient le capital, c'était peut-être légitime qu'il réclame son dû ! Peut-être que la belle Ninon, c'est une dure en affaires, même avec son tendre époux et qu'il a décidé, le pauvre, de lui faire rendre gorge ! Tout simplement !

— D'accord, mais alors pourquoi il aurait vendu à l'avocat Bouvier tout de suite après avoir obtenu ce qu'il voulait, c'est à dire la minorité de blocage.

— Peut-être qu'il avait besoin de blé, perclus de dettes de jeu ou du pognon dû à Bouvier et que ce dernier, fine mouche, s'est payé avec des actions plutôt qu'avec du liquide. Les bavards d'affaires c'est leur job, tout ça ! C'est son boulot à ce mec. Il a vu un boulevard, il a foncé. Rien à redire là-dessus ! C'est les affaires ! C'est nul, y a pas de doute, mais y a rien à dire ! En tous cas, ça ne te regarde pas le moins du monde et moi non plus, *natürlich* !

Je comprends, alors, que tout peut s'expliquer de plusieurs manières et que j'avais gobé l'histoire de Ninon d'un trait, d'un bloc, parce qu'elle m'avait subjugué, tourneboulé, mis en état de faiblesse. Quand on tombe amoureux, on se met en état de dépendance grave ! C'est comme une maladie, un truc qu'on ne maîtrise pas, une drogue dure, terrible et qui ôte toute lucidité, toute envie de résister. Y a des tas de mecs et de gonzesses qui ont réfléchi là-dessus, écrit des bouquins scientifiques et tout le toutim ! Je sais bien tout ça. Il n'empêche que je suis amoureux de la sublime Ninon, que j'ai envie de la revoir très vite et de l'aider et je suis sûr qu'elle me dit la vérité. Je l'ai lu dans son regard. Je l'aime donc je sais que j'ai raison !

— Louis, merci, j'ai bien pigé le topo. Je m'embarque un peu rapides mais je crois que Ninon dit la vérité.

— Bien, admettons. On commence tout de suite mon petit Albert ?

Je suis un peu paumé, perdu, dans mes réflexions – plutôt lucides malgré tout – sur l'état amoureux. Louis me ramène d'un coup à la réalité toute crue. Oui, bien sûr, il fallait vérifier toute l'histoire. Je le sais bien. Louis a raison. Louis a toujours raison !

— D'accord, Louis, on va tout vérifier. Merde, on est des professionnels !

Je me reprends un peu. Louis le voit avec plaisir.

— C'est bien. On peut être amoureux tout en restant pro, mon petit Albert, je te confirme !

— Tu as déjà été amoureux, Louis ?

— Ben, évidemment, j'ai été marié quinze piges avec la même femme !

— Je te parle pas de ça ! Non ! Je veux dire complètement amoureux, Louis, amoureux fou, fou d'amour, comme un collégien ! Tomber raide devant une gonze sans savoir pourquoi et ne plus penser qu'à elle, chaque minute, chaque seconde de ta vie ! Avec son image en filigrane, dans tout ce que tu fais, dans tout ce que tu penses, dans tout ce que tu ressens ! La seule chose qui importe c'est elle, elle, elle ! Tout le reste tu t'en branles mais alors total ! Plus rien n'existe. Tu ne dors plus, tu ne bouffes plus, tu es désespéré parce qu'elle n'est pas là. Tu n'as de cesse que de la revoir, encore et encore. Rien d'autre ne compte. Tu veux lui dire que tu l'aimes, là tout de suite, séance tenante ! Puis tu n'oses pas. Si elle ne partageait pas tes sentiments ? Mais si, elle m'aime aussi ! Mais non, elle ne m'aime pas ! Tu ne sais pas, tu es tourmenté, brisé, torturé, vidé, paumé complet ! Tu décides de tout laisser tomber. Elle ne mérite pas ! Puis, trois secondes après, tu es prêt à tout pour la conquérir. À donner ta vie. À trahir tes amis, ta famille, ton pays ! À lâcher ton boulot. À faire n'importe quoi qu'elle te demandera, pourvu qu'elle te regarde, pourvu qu'elle te donne n'importe quel signe montrant que tu as ta chance avec elle. Tu interprètes tout dans son comportement, le plus petit geste, le plus infime battement de cil. Tu deviens son esclave. Tu ne t'appartiens plus. Tu es soumis total et définitif ! Tu as connu ça, Louis ?

— Oui, avec Esméralda. Je crois que je l'aime comme tu viens de le dire, Albert ! Je suis, d'une certaine manière, son esclave.

— Putain, Louis, arrête ton char ! Je te parle de choses sérieuses, des choses de la vraie vie. Pas d'un personnage de littérature ! Moi, c'est la merveilleuse Ninon bien vivante, bien humaine, qui me fait cet extraordinaire effet depuis hier. J'en oublie Lisdinia, tu te rends compte ! Ma Lisdinia, je l'aime très fort, je l'aime d'amour, tu le sais bon Dieu ! Mais Ninon c'est autre chose ! C'est un truc de louf ! Je suis malade, Louis, je sais je suis malade, complètement malade, cerné de barricades, t'entends je suis mala...a...de ! Mais elle existe, tu piges, elle vit, je vais la revoir, Louis, tu comprends ? Elle est pas dans un bouquin

comme ton Esméralda ! Elle est pas dans un film comme Gina Lollobrigida ! Réveille-toi, merde !

Louis a l'air parfaitement réveillé. Il prend une attitude pateline, se frottant les mains, en me regardant bien droit dans les yeux.

— Albert, écoute-moi s'il te plait. Il n'y a pas si longtemps, lors des investigations dans l'affaire Tisseur – lire à ce propos le petit polar *À mort Tisseur* – tu avais été soi-disant ensorcelé par la belle madame Privat, la plantureuse bignole, miss HLM comme tu la nommais, tu te rappelles ? T'étais pas malade d'amour, d'accord, mais tu n'as pas pu lui résister à la mère Yvonne ! Elle te rendait dingue de la bite, celle-là ! Aujourd'hui, Albert, la Ninon, c'est le cœur qu'elle te touche, tu dis. OK. Je veux bien te croire quand tu affirmes que c'est sérieux. Moi, je crois que tu devrais te maîtriser un peu et penser à ta Lisdinia, qui va être malheureuse et qui ne le mérite pas. Alors, s'il te plait, tu me lâches avec tes histoires d'adolescent en rut ! Ninon, c'est une cliente, Albert. Point à la ligne ! Elle est canon à tomber. D'accord. Mais c'est une cliente. Alors tu vas te la troncher la donzelle, en deux coups les gros ! Et après, quand tu te seras vidé les burnes, ça ira mieux, crois-moi ! Tu la niques dès que tu le peux. Là, je te fais confiance, tu es champion du monde pour quimper les greluches ! Après on aura la paix avec ça, Albert ! On ne peut pas faire du bon boulot si on pense aux conneries. Et, tomber amoureux à ton âge et à ton grade, permets moi de te le dire, mon cher petit, bien en face, bien tranquillement, bien posément, c'est de la pure connerie, de la grosse merde bien grasse que tu prends à pleines pognes. Alors, basta, Albert, basta !

Putain, le père Rabouret, il sait remettre les choses en ordre, à leur place, dans le bon sens ! Il a raison. Je suis un con. On ne peut pas être amoureux d'une femme qu'on a vu une heure et demie dans son bureau et gâcher sa vie sur un coup de foudre débile car probablement illusoire. Je sais que c'est le bon sens.

Je me retourne tout ça dans le cigare tout au long du retour au boulevard Richard Lenoir que la Béhème fait en pilotage quasi-automatique, super sympa comme d'habitude. Les volutes de Davidoff créent dans la bagnole le même brouillard que dans ma pauvre tronche, complètement destroye, embrumée

comme jamais.

## CHAPITRE QUATRIEME

Lisdinia m'accueille avec un sublime sourire. Je la prends dans mes bras, ma Rajput chérie et la serre très fort, sa jolie tête sur mon épaule.

Pendant la nuit qui suit Lisdinia est merveilleusement tendre et amoureuse. Plusieurs fois, dans le noir, je lui fais l'amour en pleurant secrètement, doucement, comme un gosse.

Avec Louis et Cordier, on s'est mis à bosser pour vérifier le récit de Ninon, le plus discrètes possible. Louis connaissait beaucoup de monde et il s'est rancardé partout où il a pu. Cordier a fait des enquêtes de voisinage avec son professionnalisme habituel. Je me suis réservé les recherches sur la maison d'édition Jean Dorémy et le cabinet d'avocat Bouvier, avec internet, sur les serveurs spécialisés dans les entreprises et qui donnent accès aux principales informations sur les dirigeants, les actionnaires, les résultats etc...Lisdinia m'a bien aidé, douée comme elle est, avec ses petites mimines !

Nous faisons tous trois le point sur nos investigations à l'auberge *Chez Ernestine*, à Boulogne, le lendemain midi, en dégustant un canard col-vert mitonné aux olives, accompagné d'un magnifique Saint-Nicolas de Bourgueil de chez Lorieux, sous l'œil complice d'Ernestine, la plantureuse et très belle patronne, notre amie depuis fort longtemps. Si on ne mange pas du top, mes potes et moi, on ne peut pas correctement réfléchir. C'est comme ça ! C'est un principe désormais absolu, incontournable. Et tant pis pour ceux que ça fait chier. J'ai les moyens grâce à mes droits d'auteur. Comme, toute révérence gardée, le fameux commissaire San-Antonio, mon très fameux collègue en flicaille et en polardise !

Il faut l'admettre, tout, absolument tout, concorde. Toutes les informations recueillies confirment point par point jusque dans les moindres recoins, les plus petits détails, le récit de la belle Ninon. Nous en sommes ébahis. Nous

commandons une troisième boutanche de Saint-Nicolas de Bourgueil pour nous remettre. Ninon n'a pas menti. Non, Ninon a dit vrai. Ninon a raconté simplement, scrupuleusement, la vérité. Il fallait bien se rendre à cette terrible évidence. Pendant que les deux morfales se finissent à la crème brûlée aux cerises – jamais de dessert pour moi qui gaffe sévère mon taux de sucre – je m'investigue à loisir.

J'étais toujours très amoureux de la sublime Ninon, d'autant plus qu'elle a dit vrai, la belle, et que son histoire, elle la vivait, la pauvre, plein pot ! J'en étais malade pour elle ! Je n'avais qu'une hâte, putain, la revoir, pour lui confirmer mon aide, mon soutien, ma protection. J'étais prêt, là sur l'instant, à trahir ma promesse faite à Louis pas plus tard qu'hier ! C'est désolant et ça me gêne aux entournures mais c'est comme ça ! C'est pour moi un truc vital, une question essentielle, un instinct animal, une affaire de vie ou de mort qui ne se discute pas. Je n'y puis rien.

Le café fort et brûlant me remet un peu l'esprit en place. Je suis prêt pour le combat, prêt à tout tenter, tout risquer, mon honneur, mon bonheur, ma vie !

\*

Pour remonter toute l'histoire et retrouver la trace de Desmaris et de son fils, je n'ai pas tellement le choix. Il n'y a de concret, de réel dans tout ce dossier que la piste Bouvier, l'avocat d'affaires. J'ai la conviction que les choses se sont passées là, à cause de ce type, qui, a priori, selon le récit de Ninon, ne m'inspire que méfiance et dégoût. Il faut donc que j'enquête sur cet enfoiré de bavard de mes roustons et que je trouve dare-dare une combine pour le rencontrer au plus vite. Je sais que c'est urgent, je sens qu'il faut agir fissa, sans attendre. Un sentiment confus, mais très fort, très présent. Un poids au creux de l'estomac, que je sais bien analyser, bien décrypter, pour l'avoir souvent ressenti dans les moments difficiles, depuis tellement d'années. Et dans ce cas-là, je doute ! Saurai-je être à la hauteur, faire face, avoir le courage, les réflexes, faire les bons choix ? Pas évident. D'autant que je suis malade de Ninon Desmaris, affaibli par cette extraordinaire attirance pour cette femme quasiment inconnue. En gros, je suis dans un drôle d'état, un état proche de l'Ohio – je l'ai déjà écrit plus avant mais tant pis ! – comme l'avait écrit le père Gainsbarre pour la miss Adjani – qui,

depuis, a souvent mis les adjas, même si elle nie !— dans une chouette chanson, il y a bien longtemps maintenant. Putain, ça ne nous rajeunit pas, ces conneries ! Basta ! Jeune ou pas jeune, là n'est pas la question. J'ai des choses à faire et nom de Dieu de bordel de merde et je reste poli, je vais les faire. L'Ohio, je m'en branle ! Gainsbourg peut aller se faire voir bien comme il faut chez nos amis les grecs ! Un gamin est en danger, aux mains d'affreux pas beaux prêts à tout, semble-t-il, pour arriver à leurs fins.

Et je suis là à déblatérer comme un intellectuel à la mords-moi le nœud, mou du chou, comme un intello quoi ! Bouge-toi plutôt le derche, Albert ! C'est tout ce qu'on te demande ! Accomplis ton destin, ton devoir, ta mission, le truc pourquoi tu existes et cesse de t'interroger sur le monde, sur tes sentiments à la noix, tes états d'âme complètement débilos ! Prends-toi en pognes, cher vieux con et vole au secours de ceux qui ont besoin de toi. Vas, cours, vole et nous venge, comme aurait dit au Cid – de Normandie ?— son vieux fachos de père qui le prenait un peu pour une pomme !

Bon je crois que je me suis remis la tronche à l'endroit !

Je passe un coup de bigorneau à ma belle Ninon pour lui confirmer mon aide. Putain, cette voix pour me remercier. Une voix qui porte aux burnes, directos !

Je l'avertis aussi de ma demande de rendez-vous à l'avocat Bouvier, me présentant comme un ex-flic venant de terminer un manuscrit sur « les coulisses de la corruption » faisant de savoureuses et très importantes révélations sur certaines affaires célèbres et sur certains secteurs de notre industrie comme le pétrole, les armes et le nucléaire, au sein desquels la classe politique aux affaires se goinfre de colossales rétro-commissions.

— C'est très intelligent monsieur Duranton, si je puis me permettre.

Elle peut tout se permettre la miss et elle le sait bien.

— Je vous remercie. Naturellement, madame Desmaris, on ne s'est jamais vu, on ne s'est jamais parlé. On ne se connaît pas.

— Bien sûr, monsieur Duranton. C'est évident ! Vous pouvez compter sur moi. Je suis heureuse que vous vous lanciez dans l'action. Très heureuse. J'ai confiance en vous. Une confiance totale, monsieur le commissaire. Je ne sais pas

pourquoi mais j'ai confiance, comme si je vous avais toujours connu et que vous étiez un ami de longue date. C'est comme ça !

— Chère madame, ce que vous me dites me fait très plaisir, me touche même. Votre confiance me va droit au cœur et je ferai tout pour en être digne.

Je me surprends à m'écouter lui faire cette réponse faux-derche un max. Un ami de longue date. Tu parles ! Ce que j'ai envie, c'est de me la troncher la Ninon, lui déguster la case trésor et ensuite la sabrer sévère, à la sauvage, à la hussarde ! Et puis c'est tout ! C'est pour ça que je vais me mettre en piste, pas pour mériter sa confiance et être digne. Qu'est-ce que ça veut dire digne ? Ca dépend pour qui. On a chacun sa conception de la dignité, non ? C'est d'une telle évidence et puis ça m'arrange rudement en ce moment de penser comme ça.

— À bientôt, monsieur Duranton, à très bientôt.

— À très bientôt, chère madame et bon courage.

Et je raccroche le bigophone, la tronche embrumée par son image, son beau et triste visage, ses lèvres, ses jambes si bandantes, ce parfum, ce regard...

\*

Maitre Bouvier a une gueule d'enfoiré. C'est ce qui frappe d'entrée quand on le voit. Je m'avance tout de même, grand sourire et main tendue, à sa rencontre. Il se lève de son siège de bureau et m'en serre cinq mollement, comme tous les douteux et les faux-culs. Vous avez remarqué les poignées de main des gens. Elles sont révélatrices ! Il y a les franches et les pas franches, les solides et les mollassonne, les enthousiastes et les pendouillardes. Pour moi, c'est souvent un signe. Donc, maitre Bouvier, d'emblée, me paraît un foie-blanc intégral, un trouduc de première, bref, un gusman à surveiller de près !

— Asseyez-vous, monsieur Duranton.

Il me désigne un fauteuil de cuir noir, devant son burlingue et vient se poser le prose sur celui d'à-côté du mien.

— Vous prenez un café ? Me demande-t-il avec un ton doucereux qui mériterait, à lui seul, une mandale dans la gueule.

— D'accord pour un café, réponds-je de la façon la plus neutre que je puis.

Putain, je m'admire, j'admire ma patience.

— Ce que vous m'avez dit au téléphone m'intéresse beaucoup, cher monsieur. Notre maison a créé une collection sur les affaires, la corruption, les liens entre le milieu et la politique ou l'industrie...Enfin, tout ça, quoi ! Elle s'appelle « collection affaires et corruption », tout un programme ! Ca marche très fort. Les médias et donc le public se jettent avidement la dessus...nous avons plein de procès en cours...ce qui nous fait de la publicité...alors nous vendons beaucoup de livres à des lecteurs de base si je puis dire, avides de faits divers et de choses bien glauques...et nous finissons, au bout du compte, par manquer d'auteurs.

Il se lève et passe la tête dans le bureau d'à côté pour demander les deux caouas à son assistante.

— Très bien, monsieur Bouvier. J'ai longuement hésité à me lancer dans l'écriture d'un bouquin, mais j'avais tellement de choses à dire. C'a m'a pris du temps et c'est surement très imparfait.

— Vous avez le manuscrit ?

— Non, je ne l'ai pas apporté. Je voulais vous voir avant, être sûr que ça vous intéressait vraiment.

Une jolie donzelle bronzée que je n'ai pas vue en arrivant tout à l'heure apporte un plateau avec deux tasses fumantes. Elle est mignonne, l'assistante et a ce qu'il faut là où il faut. Elle me dit « bonjour » avec un petit sourire qui me paraît tristounet. Elle ne regarde même pas son patron. Après l'entretien, j'irai la saluer et me rencarder un peu sur ce qu'elle pense de tout ça !

Et l'entretien avec Bouvier se poursuit normalement, si l'on peut dire, avec des questions-réponses, des précisions sur mon book, sur moi, sur ma carrière. Il veut tout savoir, ce cher maitre, pour être bien sûr. Il est assez fortiche, d'ailleurs, pour faire parler un mec. Y a pas de doute ! Il s'y prend correctement, professionnellement, avec à la fois une sorte de nonchalance dans l'écoute qui conduit l'interlocuteur à se livrer, mis en confiance et de la précision qui recadre *illico* la discussion et montre qu'on a affaire à un vrai pro. *Natürlich*, je suis total sur mes gardes et, à son petit jeu, je ne me livre qu'assez parcimonieusement, sans prendre le moindre risque, mine de rien, tout en le mettant à l'aise et lui laissant espérer plein de choses. Il paraît très intéressé. C'était le but de

l'opération. Moi aussi, je suis un professionnel ! Il me laisse entendre qu'il va faire étudier très vite le manuscrit par son conseiller littéraire et que les retouches qu'il me proposera seront certainement très limitées mais qu'il faudra peut-être apporter quelques aménagements pour bien rester dans la ligne éditoriale, ne pas encourir trop de procès, ne pas effaroucher trop brutal le lecteur. Enfin, bref, tout le discours d'un éditeur qui te prépare au pire, qui t'expliquera le moment venu que c'est un métier, l'écriture, qu'il faut apprendre, être modeste, écouter les conseils de ceux dont c'est le pain quotidien, qu'il n'y a pas de vanité d'auteur à avoir, que les plus grands ont commencé comme ça...bref, de belles conneries, de beaux mensonges, de belles saloperies, tout le contraire de la vraie littérature ! Les vrais écrivains n'acceptent pas que des clampins, sous prétexte qu'ils sont éditeurs, changent ne serait-ce qu'une virgule à leurs textes. Non mais !

Je fais, nonobstant, celui qui pige, qui accepte par avance, qui entre dans le jeu. Je confirme que cet enfoiré de Bouvier est un bon. Un emproseman sévère, mais de bonne qualité dans la négociation. Il sait ce qu'il veut et il se donne les moyens de l'obtenir. Un mec dangereux, quoi !

Nouvelle poignée de main – toujours aussi désagréable pour moi – pour conclure.

« À bientôt. Je vous appelle ».

Les banalités d'usage.

Je lui dis que je passe à son secrétariat pour passer un coup de fil urgent. Il dit que d'accord bien sûr et il referme sa grosse lourde capitonnée.

La jeune donzelle bronzée est assise derrière son ordinateur dernier cri. Je la vois de côté. Elle est joliment découpée, visage fin, poitrine haute. Elle s'arrête de pianoter et me regarde, toujours avec son air aussi tristounet. Je lui demande si je peux passer un coup de téléphone.

Elle n'y voit pas d'inconvénient.

J'appelle Lisdinia pour lui dire que j'arrive d'ici une demi-heure.

Mais, c'est surtout pour parler avec l'assistante que je suis venu téléphoner, créer un lien. Merci mademoiselle et au plaisir de vous revoir et patati et patata ? Comment ça va, l'ordinateur, internet, tout ça. Sympa, la fille répond gentiment. Et puis, maitre Bouvier, compétent et tout. Il est surement un bon patron. Il a l'air

bien sérieux et bien comme il faut. Et là, la gonzesse se laisse aller un peu...oui, bien sûr, mais il n'est pas facile, vous savez, plutôt assez dur avec le personnel. Ah bon, je comprends, ça ne doit pas être simple...Elle s'enhardit.

— Monsieur, j'ai vu que vous étiez détective, un ancien policier. Je voudrais vous parler, j'ai besoin de vous parler...dit-elle, d'un coup, en baissant la voix, jusqu'à chuchoter.

Je lui file ma brème de privé avec mes coordonnées, lui dis de m'appeler discrètement et de venir me voir si elle veut pour parler de tout ça.

— D'accord, d'accord, merci beaucoup, monsieur. Je m'appelle Sylvette. Regard appuyé, poignée de main franche.

— Alors, à très bientôt Sylvette !...et je sors.

J'ai eu du pif. Elle a des choses à me dire la mignonne, sur son enfoiré de patron. Des trucs pas clairs qui la rendent triste et inquiète. C'est con. Une si jolie personne, avec son beau bronzage. Mais, c'est bon pour mon enquête et, après tout, c'est bien ça le plus important.

## CHAPITRE CINQUIEME

Et Sylvette m'appelle à mon burlingue. Elle veut rapidement un rendez-vous à l'endroit de mon choix et de préférence en dehors des heures de bureau « parce que vous comprenez, monsieur, c'est pas bien facile de s'absenter, surtout que mon patron, il est pas tellement arrangeant. ». Soit. Je compatis. Je lui file rencard au bar de l'hôtel Meurice, rue de Rivoli, pour dix-neuf heures, le soir même. Ca nous laissera le temps de bavarder.

Je dis à Lisdinia de venir me rejoindre à vingt heures. J'ai, avec difficulté et en me faisant connaître, pu réserver une table. C'est dingue comme les restaurants étoilés, aux prix pourtant très élevés, sont toujours pleins comme des œufs, tout du moins à Paris ! Bref, passons !

On en profitera pour se faire une bonne bouffe. Le Meurice, c'est à la fois un bel endroit, chic et cossu et une grande table où l'on mange excellemment dans une atmosphère feutrée où l'on peut se détendre. J'en ai besoin, je ne pense qu'à la belle Ninon, qui ne me sort pas de la tronche et que, sans désemparer, je vois comme en filigrane !

Lorsque le matin je sais que j'ai quelque chose d'agréable à faire le soir même, un repas, un spectacle, la journée est toujours sympathique, quoiqu'il se passe, quelques emmerdes que je puisse avoir. C'est pareil pour tout le monde, subodoré-je. On ne marche qu'en se projetant dans l'avenir, « cet horizon lointain et azuré de la vie », comme l'écrivait Alexandre Dumas. C'est bien connu. Avec moi, le principe se vérifie total !

J'arrive au Meurice un peu avant dix-neuf heures. J'aime bien être à l'heure. C'est banal de dire que c'est un signe de politesse, de respect pour ceux que l'on attend ou qui nous attendent. Pour moi, c'est important. Je fais beaucoup d'efforts pour être à l'heure, toujours, partout. Je ne suis pas forcément récompensé, la plupart de mes interlocuteurs, peu soucieux des autres, n'ayant pas nécessairement la même préoccupation, mais tant pis ! J'y tiens. Au fond, je suis un mec très simple et je tiens vraiment à peu de choses, très peu de choses même, mais continuer à être ponctuel, ça oui !

La même Sylvette se pointe pile à l'heure. C'est bien. J'apprécie. Je suis tranquillo assis devant un pur malt à la glace, en fumant un délicieux petit Davidoff. Elle me voit de loin, s'approche, me tend la main avec un joli sourire, s'assied avec soin. Elle est mignonne cette petite, calme et jolie. Elle préfère une coupe de champagne nature. Allons-y pour le champ si ça peut lui faire plaisir. Elle me regarde droit dans les mirettes et me dit :

— Monsieur Duranton, je peux vraiment vous faire confiance ?

— Bien sûr...je lui réponds...une confiance totale, mademoiselle, c'est mon métier ! N'ayez pas de crainte. Dites-moi ce qui vous tracasse.

Elle sort son paquet de clopes à bout doré, prends délicatement une cigarette, la mets à la bouche, se cale dans son siège. J'avance la main pour lui donner du feu avec mon super Dupont.

Au moment où la petite flamme bleue va atteindre le bout de la jolie cibiche, la même s'écroule face en avant, la figure tendue, les yeux complètement hagards. Sa tronche finit sur la petite table, renversant la coupe de champagne qui lui taillade le visage en se brisant sur sa joue gauche, créant rapidement une petite mare de sang sur le napperon blanc qui n'en demandait pas tant ! Ca fait bizarre et ça fout la trouille...mais c'est plutôt joli.

Au moment où la belle Sylvette plongeait en avant, touchée à mort par une balle, j'avais entendu le bruit d'un pétard muni d'un silencieux. Vous savez, le « pfut-pfut » feutré que l'on entend dans *les Tontons flingueurs*, lorsque Lino Ventura, Robert Dalban et Francis Blanche se défendent, au moment de la visite du papa de Claude Rich, vice-président du FMI, en gants blancs, contre les agresseurs du manoir, à la solde des Volponi, Blier et Lefèvre.

Tout ça s'est passé, bien sûr, en une fraction de seconde. Le tueur a dû opérer de la porte d'entrée et se barrer aussitôt. Ni vu ni connu ! Rapide, efficace. Du travail de professionnel, quoi !

Il a suivi la même depuis sa sortie du bureau et n'a sûrement pas eu l'opportunité de la flinguer avant. Enfin, je suppose. Je cours dans la rue, regarde à gauche, à droite. La rue de Rivoli est bien calme, les passants assez nombreux à cette heure, passent normalement pourrait-on dire et il m'est impossible de détecter quoi que ce soit. Le tueur est peut-être un de ces passants tranquilles mais je ne vois pas ce que je peux faire pour le démasquer. Je me trouve démuné,

là, sur le trottoir, les bras ballants et la queue basse.

Je retourne au bar. La miss Sylvette est, bien sûr, toujours dans la même position, le visage dans sa petite flaque de sang, morte complètement. Les serveurs ont appelé Police Secours. Pour éviter les ennuis éventuels, j'appelle Louis et lui demande de me rejoindre au Meurice. Il est d'accord tout de suite, Louis, sans poser de questions. Comme toujours.

C'est ça un vrai ami ! Louis, j'ai besoin de toi. Je suis à tel endroit. OK fils ! J'arrive ! Pas de baratin. Pas de doute. Pas d'interrogation. Rien ! Il vient, c'est tout !

Les mecs de Police-secours déboulent à trois, en force et se précipitent vers le bar. Ils constatent que ça ne sert plus à grand-chose de se magner le train, *because* l'état de la petite, morte en plein. Ils inspectent rapidos le cadavre. Ils questionnent les serveurs pour recueillir les témoignages et viennent, naturellement vers moi. Le mec qui nous a servi, la miss et bibi, m'a désigné comme étant avec la demoiselle lors du coup de feu fatal, comme écriraient quelques-uns de mes confrères en polardise.

Deux flics se pointent vers moi, l'air un peu tendu. Ils sont jeunes et n'ont peut-être pas encore l'habitude des flingages et des macchabées.

Je me présente à eux « Albert Duranton, ancien commissaire de police, détective privé ». Machinalement ils portent le doigt à leur casquette, comme pour un début de salut respectueux voire hiérarchique.

— Messieurs, c'est très simple. J'avais rendez-vous avec cette jeune femme. Elle est venue à dix-neuf heures, s'est assise, a commandé une coupe de champagne, a sorti une cigarette et s'est écroulée la face contre la table, touchée par une balle. J'ai entendu le bruit d'une arme munie d'un silencieux. Le coup a dû venir de la porte d'entrée. Je n'ai rien remarqué de particulier. Je suis sorti dans la rue. Je n'ai rien vu d'anormal.

Un des flics note scrupuleusement ce que je dis, cependant que l'autre me regarde, prêt à poser des questions. Ce qu'il fait d'ailleurs *illico presto* dès que j'ai fini mon petit laïus purement factuel.

— Monsieur Duranton, j'ai du respect pour l'ex-commissaire tout à fait renommé que vous êtes mais votre histoire ne tient pas debout, si je peux me permettre. La jeune femme ici présente est morte d'une balle entre les deux yeux,

C'est donc quelqu'un situé en face d'elle qui l'a tuée et non derrière comme vous le dites. Et, en face d'elle il y avait vous, monsieur Duranton, vous seul et derrière vous, le mur ! Je suis désolé mais vous devez nous suivre au commissariat. Je suppose que vous portez une arme. Merci de me la remettre, en faisant des gestes très lents, nous vous surveillons...dit-il en portant, comme son collègue, la main à son holster.

Putain, c'est quoi cette histoire ? Sur le coup j'ai vu la même s'écroulaga face en avant. J'ai cru que la balle venait de derrière, forcément !

— Je peux vérifier ce que vous me dites ?

— Bien sûr, monsieur Duranton, regardez. Et le jeune flic prend délicatement la tête de la jeune et défunte Sylvette et la relève. Il y a bien un petit trou noirâtre entre les yeux, en effet. Il a l'œil ce mec et le bon !

— Pourquoi vous aurai-je menti, messieurs, dis-je un peu machinalement. Il vous suffisait de vérifier l'impact de la balle. Je vous ai dit ce que je savais ou croyais savoir, franchement. Je suis de bonne foi. Il y a sûrement une explication logique. Peut-on inspecter le mur qui était situé derrière moi ?

— Nous nous en occuperons le moment venu, monsieur Duranton. En attendant, vous allez nous suivre au commissariat, parce que pour le moment, vous êtes le principal – et le seul – suspect.

— Je vous suis, messieurs.

Et Louis qui n'était toujours pas là !

Les trois pandores me fourrent rapidos dans leur bagnole, direction la maison Poulaga ! Je suis complètement paumé. Je comprends que dalle à ce qui me tombe sur le râble.

La bagnole roule longtemps, passe des feux, prend des rues, s'éloigne du centre de Paris, file vers le nord. Tiens c'est bizarre. C'est quoi cette histoire ?

— On ne va pas au commissariat ?

— Ta gueule, répond le flic assis à côté de moi, sur la banquette arrière, avec une vigueur dans la voix qui me fait sursauter.

Je le regarde. Il a des yeux d'acier très peu sympathiques. Il me dévisage avec

méchanceté. Putain, mais c'est pas un policier, ce mec, c'est pas possible ! Au moment où j'allais tenter quelque chose, je sens sur mon flanc gauche, à même la chemise, un truc dur et froid. C'est à n'en pas douter le canon d'un flingue, le canon de son flingue, qu'il a bien en pogne et qui me tient en respect.

— Vous n'êtes pas des flics ? C'est quoi cette mascarade ? Où m'emmenez-vous ?

— Ca fait trois questions monsieur Duranton ! Trois de trop. Ferme-la maintenant et tiens-toi tranquille ! On nous a dit que tu étais un type dangereux. Alors on t'a à l'œil ! À la première incartade, je te tire une balle dans la cuisse. À la deuxième, je te fais exploser les joyeuses ! Compris ?

— Un peu mon neveu ! J'ai bien compris, j'ai bien compris ! Je tiens à mes cuisses et à mes roustons comme à la prunelle de mes yeux ! Je n'en ai que deux de chaque, alors vous pensez si j'y tiens !

— Ca va ton humour à la gomme, papa !

Il n'a pas *beau spiel* – beau jeu en Allemand – pour le moment le petit père Duranton, n'est-ce pas ?

La bagnole continue de rouler, de traverser des quartiers, des zones, des banlieues. On continue de monter vers le nord. Le faux flic qui conduit la tire pilote plutôt bien, calme, tout en douceur. Ce sont visiblement des professionnels, mes trois ravisseurs, des hommes de main habitués aux coups foireux. Ils sont sereins, sans aucune espèce de tension apparente. C'est assez impressionnant, même pour moi qui, pourtant, c'est pas pour me vanter, en ai vu d'autres ! Je décide sagement de ne rien tenter, de ne rien faire, de ne pas risquer ma peau, pas maintenant de toutes façons. Je suis coinçaga complet, fait aux pattes comme un bleu-bite !

Bravo, Albert, le chouchou de ces dames ! Ah, il est joli le bel Albert !

J'en profite pour réfléchir et faire le point. Ces trois mecs auraient monté tout ce turbin pour me choper ? Ce serait gros tout de même ! La petite Sylvette, elle a bien été butée, merde !

— Dites, les gars, je vais me tenir tranquille, parole d'homme. Mais ôtez-moi d'un doute. La petite avec moi dans le bar, tout à l'heure, elle a bien été zigouillée ? Elle était morte ? Non ?

— Oui, elle a bien été butée.

— Et par vous ?

— Ca va maintenant. Tu voulais qu'on t'ôte d'un doute. C'est fait. La gonzesse est clamsée. Point à la ligne.

— C'est vous qui l'avez trucidée et vous m'avez monté un turbin pour pouvoir m'emmener sans histoire. C'est ça ? Déguisements de flics, bagnole itou et tout le toutim. Pas mal !

— Si tu fais à la fois les demandes et les réponses, mec, ce n'est pas la peine qu'on te cause !

— OK, ça doit être ça ! Et la blessure qu'elle avait au front, vous l'avez faite vous-mêmes pour m'impressionner et me mettre en état de faiblesse. J'ai tout compris !

— Et ben tu vois, c'est bien ! Monsieur a tout compris. Ca y est maintenant ? Tu as tes réponses ? Alors fous nous la paix. Le voyage va être un peu long. Essaie de roupiller.

— Ouais, lâche nous un peu, jappe le mec assis devant, à la place du mort. Tu nous fatigues. Nous, on a fait notre boulot. C'est tout. Alors tu la fermes !

J'ai à peu près compris ce qui s'est passé. La même Sylvette a été démasquée – sûrement par son fumier de patron – et suivie jusqu'à notre rendez-vous. Puis butée par un des trois mectons déguisés en flics, qui accourent ensuite lorsque j'appelle Police Secours. Pourquoi la vraie police n'est pas arrivée dans le bar ? Parce qu'en réalité le serveur qui a soi-disant appelé, ne l'a pas fait ! Il était maqué avec les tueurs. C'est clair. Je me suis fait niquer de première par des gusmans sacrément gonflés et organisés. Tout bénéf pour le commanditaire : la même Sylvette réduite définitif au silence et mes colles prisonnier sans avoir pu défendre mes chances ! Je tire mentalement mon chapeau à ces enculés et à leur patron ! Bien vu les mecs ! À charge de revanche, espère !

La bagnole continue sa route rapidos et sans à-coups, toujours aussi bien drivée par le faux flic de mes deux. Emprosé certes...mais sacré bon pilote ! Je m'enfonce malgré moi, progressif, dans une douce somnolence, bercé par le bruit discret et agréable du moteur. Ca doit être un six cylindres voire un huit pour être onctueux à ce point. Je rêvasse assez vaguement à Lisdinia, à Ninon, à Louis, à

des tas de trucs qui me passent par la tronche, dans une semi-torpeur ouatée, comme si je me foutais de tout et de tout le monde. C'est complètement louf. Je viens d'assister à un assassinat sauvage. Je me suis fait enfler par trois pas-beaux sans même pouvoir défendre mes couleurs. Je suis coinçaga complet, entouré de trois salopards qui me veulent du mal dans une tire qui m'emmène je ne sais où, vers un destin sûrement assez noir et je suis là, écroulé sur mon siège, dans une douce somnolence comme si plus rien n'avait d'importance, comme si tout pouvait s'arrêter sans que j'aie même l'envie ou la force de lever le petit doigt. Je médite un brin et je me déçois, je me dégoûte même...mais je m'en tape, je m'en fous complètement ! Peut-être m'ont-ils drogué, ces ordures. Sûrement même, parce que je ne me reconnais pas. Dès mon arrivée au bar. Dans le whisky. Le serveur maqué avec eux. Celui qui a téléphoné à mes ravisseurs. Oui, ça doit être ça. Et je continue, peinarde, à m'en foutre, paumé dans mes pensées de plus en plus vagues, mes souvenirs diffus qui se mélangent.

J'ai quand même la nette impression que je suis mal barré et que l'Albert chéri est dans une mélasse pas ordinaire. J'en ai vu d'autres, c'est sûr depuis le temps que je suis flic et détective. Mais là, ça ne va pas être de la tarte pour remonter la pente ! Pas du nanan pour revenir à la surface, espère ! Où vont-ils m'emmener les cerbères ? Franchement, je m'en fous de plus en plus. On verra bien. Plus tard. Et je me mets à roupiller profond, un petit sourire aux lèvres, comme De Niro dans un super chouette film dont je ne rappelle pas bien ni l'histoire, ni le titre, ni le metteur en scène. *Il était une fois l'Amérique* peut-être ? Sergio Leone ? Ca n'a pas énormément d'importance pour le moment, me dis-je en sombrant dans les délices d'un irrépressible sommeil.

## CHAPITRE SIXIEME

Lorsque j'ouvre les vasistas à nouveau, ce qui me frappe le plus, si je puis dire, c'est ma tronche. J'ai une migraine atroce qui me tient le front et le fond des yeux. Ca cogne, ça tape, ça fait très mal ! J'essaie de me relever mais je n'ai pas l'énergie nécessaire. Je suis vidé, lessivé, anéanti, ruiné, détruit. Je reste allongé pour me refaire progressif la cerise. Les forces vont bien finir par revenir et ce mal de tronche va bien s'estomper, bordel de merde ! Je suis très malpoli lorsque je suis en méforme !

Ils ont dû me faire prendre une sacrée saloperie, ces endoffés, pour que je sois dans cet état pitoyable. Je n'entends rien et je ne vois pas grand-chose. J'ai l'impression d'être dans une sorte de grange. Je distingue, dans un épais brouillard, des poutres au-dessus de moi, une charpente et, à travers les lattes, un toit en tuiles noires. Je tâte par terre avec la main droite. C'est une sorte de ciment froid, plein d'aspérités. C'est ça, je dois être dans une sorte de hangar, une grange de ferme peut-être, un truc comme ça. Je suis désespéré de ne rien pouvoir entreprendre, même pas me lever. Je me fais honte. Mais ce mal de but est terrifiant. Il m'arrache la tête et me coupe toute velléité. Prends patience, Albert, prends patience, mon grand. Essaie de rester zen. Comme le dit le comte de Monte Cristo « attendre et espérer ». Et lui, au château d'If, il était dans une bien pire mélasse que moi...et il en est sorti ! Alors il faut que je sois calme et que je souffre dans la sérénité, sinon ça sera encore pire.

Je me parle intérieur. Je n'ai absolument pas la force de remuer les lèvres, de sortir un son. Rien. Que dalle. Un légume. Voilà ce que je suis. Peut-être suis-je tout simplement en train de crever, après tout. Putain de putain, je ne vais pas calancher là, dans ce trou sombre. Et Lisdinia ? Et Louis ? Et Ninon ? Et les autres ? Je veux les revoir. Il le faut.

Je dois ramasser toutes mes forces, me concentrer à mort, si je puis m'exprimer ainsi.

Je dois me lever.

Me mettre au moins sur un coude, pour récupérer.

Chaque chose en son temps.

Allez Albert !

Allez mon grand !

Je me lance un défi. Dans dix secondes, tu te redresses et tu te mets sur le côté ! Neuf, huit, sept...Allez mon bonhomme ! Six, cinq...Putain, allez, allez Albert ! Quatre, trois, deux, un ...et hop ! J'ai l'impression de faire un truc énorme, comme un haltérophile qui arrache cent cinquante kilos pour décrocher le titre olympique ! Mon buste suit à peu près, se soulève. Ne pas lâcher. Surtout pas ! Allez, bon Dieu !

Et, mine de rien, je me retrouve, épuisé mais ravi, appuyé sur le coude gauche, la tronche en feu, le regard vide, dégoulinant de transpiration puante. Je suis une vraie loque mais j'ai réussi à légèrement me redresser.

C'est un beau début, une première station, une étape peut-être décisive pour mon avenir, va savoir. Ce qui est sûr, c'est que je ne suis pas mort. J'ai toujours été costaud sur le plan du physique pur. Une sorte d'athlète naturel disent les médecins. Je m'entretiens un peu avec le vélo, c'est tout. Pas de musculation, pas de gym, rien et pourtant un corps musclé, solide. Et l'intérieur idem. Jamais rien de méchant. Je crois que ça m'a été utile en l'occurrence parce que les pas-beaux m'ont assaisonné sévère.

J'ai l'estomac qui remonte maintenant que je suis redressé. Ca fait mal, là-dedans. Ca gloutoute, ça remue, ça reflue comme dans une canalisation à moitié bouchée. Bah ! Il faudrait que je vomisse. Je suis sûr que ça ira mieux après, la tronche et tout le reste. Dégueuler toutes les saloperies qu'ils m'ont fait ingurgiter et qui me sont restées, intactes, sur l'estomac.

Pour ça, il faut me redresser encore, libérer le haut du corps. Allez mon petit Albert ! Encore un effort ! Ca y est. Ca va un peu moins mal. *Illico*, je me colle deux *fingers* dans l'arrière gorge et, à la deuxième tentative, je pars au refile. Ca m'arrache les boyasses et le derrière de la tronche. Mais ça sort, ça s'expulse, ça régurgite avec un bruit de chiotte. Je me dégueule dessus, bien sûr, coinçaga comme je suis. Mais ça soulage tout de go, ça purifie, ça nettoie. Ca me remet petit à petit d'aplomb. Je retrouve un peu mes esprits, fouettant de transpiration et baignant dans un dégueulis dégueulasse.

Il est choucard, l'Albert ! Si Lisdinia me voyait, elle qui aime tant que je sois costumé, cravaté, pomponné.

Lisdinia ? Où est-elle ma belle indienne à cette heure ? Peut-être a-t-elle trouvé Louis lorsqu'elle est venue au Meurice à vingt heures. Sûrement même.

La petite Sylvette, elle n'a pas dû se réveiller, morte comme elle était. Et les flics, les vrais, ont dû venir. C'est même certain puisqu'il y a meurtre. Ils sont à me recherche, je pense. Ils n'ont rien dû comprendre mais Rabouret est un mec performant et il a sûrement mené une enquête ultra rapide, recoupé les témoignages, enfin bref, fait le boulot et entamé une vraie course contre la montre pour me retrouver. Ca me donne confiance. Louis me donne toujours confiance. C'est un mec hyper solide sur qui on peut pleinement compter...et ma Lisdinia va le pousser au cul, tu peux me croire !

Bien, tout ça c'est parfait, me dis-je, mais ça n'arrange pas mes bidons, là, tout de suite. Je ne peux pas rester comme ça, à moitié debout, baignant, stoïque, dans mon vomi. Je dois continuer de progresser. Il faut que je me lève et que je bouge. Si les pas-beaux viennent vérifier que je suis bien clamsé, cette fois ils ne me rateront pas. Ils m'achèveront sans sourciller d'une bastos dans le cigare et feront disparaître mon cadavre en le collant dans la chaux vive ou dans un trou bien profond. C'est pour moi une évidente évidence.

Quand je suis sur les genoux, je me sens déjà plus un humain, l'estomac libéré et la tête plus légère. Tout se remet en place gentiment, lentement, doucement mais nettement. Encore un effort, Albert ! Allez ! Une jambe que je plie en remontant, la main droite bien posée sur le sol et hop ! Je commence à me lever. C'est affreusement dur, mais je ne lâche pas. Affaire d'abdominaux. Je pose le deuxième pied à plat du mieux que je peux et déplie ma deuxième jambe. Je me lève, enfin, mais je ne peux pas me tenir. Je suis loin des murs et de tout appui. Ca tangué sévère mais ça tient. On dirait Bambi qui vient de naître. Les guiboles sont faiblardes et tremblotantes mais résistent à peu près.

Etre debout, ça change un mec. Il retrouve sa dignité, sa vraie nature. Tout fonctionne désormais, faiblement mais ça fonctionne. La tronche, les bras et les cannes. Je respire à pleines éponges de grosses goulées d'air pour conforter tout ça.

Duranton est de retour ! Il revient de loin, il en a bavé mais il est là, il est vivant et debout !

Coup de périscope à droite et à gauche, devant et derrière. Oui, c'est bien un hangar, grand et nu. On ne voit pas extrêmement clair mais mes mirettes commencent à bien s'habituer. Au fond, je me demande si je ne serais pas un peu nyctalope et je reste poli ! Je m'approche de la porte. Elle est en fer, cette salope, avec une énorme serrure...ce qui la rend vraiment antipathique.

Tout est total fermaga, à double ou triple tour ! Pas de fenêtres, pas d'ouvertures, rien, nada, que dalle. La semi-lumière provient du toit. Les tuiles ne sont pas toutes parfaitement imbriquées et il y a quelques rais qui passent au travers. J'aime bien les rais, surtout aux câpres !

Pas moyen de sortir, le toit est inaccessible. Pas moyen de me cacher non plus. Putain, je vais un petit peu mieux mais je n'ai guère avancé. Si les foies blancs débarquent à l'improviste – ou Alain Prost-Vist au choix – je suis cuit comme une rave ! Pas une rave-party – ces teufs débiles dans lesquelles les gamins laissent leur santé à coup de pastoches pourries et d'alcools frelatés et font chier tout le monde alentour avec leur techno de mes roupettes – non ! La rave, la vraie, le légume, le navet, quoi !

Je regarde partout. Seul le haut est intéressant. Il n'y a pas de faux plafond. La charpente est à nu, comme dans tous les hangars de ferme. C'est ça la solution.

Il faut que je grimpe là-haut et que je me camoufle quelque part, sur une poutre ou que j'essaie de me tirer en foutant des tuiles en l'air. Mais, hélas, je ne suis pas Jean Valjean. Le père Valjean, dans les *Misérables* du génial Victor Hugo, il est tellement costaud et motivé qu'il arrive quasiment à grimper un mur totalement vertical, rien qu'avec la force de ses jambes, de son torse et de ses reins. C'est de cette façon – j'exagère un peu, c'est vrai, mais à peine, lisez le bouquin, vous verrez – qu'il rentre, avec la petite Cosette sur le dos, dans le couvent où, échappant à l'horrible Javert, il va vivre plusieurs années avec sa protégée en compagnie de gentilles et prosélytes frangines. Vous voyez ? Si vous avez lu *Les Misérables* en tous cas. Parce que des *Misérables*, tout le monde en parle, tout le monde a vu les films au cinoche ou à la télé mais le bouquin, le vrai, celui qui fait plus de mille six cent pages, *macache bono* ! Là, il n'y a plus personne ! Quel dommage parce qu'Hugo, c'est pas pour dire, mais il a sacrément plus de talent que ceux qui s'en sont – Samson ? – inspiré, même si le film en deux époques – comme on disait alors – avec Jean Gabin, comme toujours magistral, et aussi les excellents Bourvil et Bernard Blier, est plutôt réussi avec des dialogues de Barjavel aux petits oignons.

En tous cas, une chose est certaine : je ne suis pas Jean Valjean et je ne sais pas grimper aux murs ! Alors il faut réfléchir, là, maintenant, tout seul dans cette grange de mes deux, dans une semi-pénombre, puant grave la sueur et le dégueulis, moitié nazebroque et totalement désespéré.

Et la solution s'impose alors à moi avec une absolue clarté : je ne peux rien faire, je suis total démuni, coinçaga absolu, fait comme un rat ! Je me laisse tomber au pied d'un mur et je décide de dormir afin de retrouver un peu de forces et, lorsqu'il le faudra, essayer de tenter ma chance en prenant tous les risques. Ça passera ou ça cassera. On verra bien. Je m'endors.

\*

Le bruit d'une clé dans la grosse serrure me réveille brutalement. Je me redresse. En une seconde et quart je décide d'aller me camoufler derrière le plus grand des battants de la porte. Ils vont ouvrir, mes geôliers, ne me verrons pas et, là, peut-être, si j'ai un peu de bol, je pourrais me faire la malle de cette saloperie de hangar. Sait-on jamais ? Il me semble reconnaître les trois empaffés qui m'ont baisé au Meurice. Décidément, ils ne me lâchent pas, ces emprosés. Ils avancent dans la quasi-pénombre et me cherchent, surpris, très surpris de ne pas voir mon corps au milieu de la pièce, là où ils m'avaient jeté.

— Il est plus là !

— Putain, c'est pas vrai !

— Il s'est pas volatilisé, tout de même ?

— C'est incroyable ce truc.

— On rêve ou quoi ?

— Mais où il est passé ce con ?

— Le patron va pas nous croire.

— Il va penser qu'on s'est fait avoir par ce mec !

— On va se prendre une branlée !

- Ouais, ça se pourrait bien !
- Si ça n'est que ça, on s'en sortira bien, les copains !
- Tu crois qu'on risque gros ?
- Putain je sais pas...

Pendant que les trois affreux devisent gentiment sur mon cas et sur le leur, je rampe discrètement et passe devant le battant à demi ouvert. Je continue ma reptation silencieuse encore quelques mètres, sur la droite, après la sortie, je me relève aussi rapidement que je puis et je cours aussi vite que possible sans faire trop de bruit, amples foulées légères, jusqu'à une espèce de petit bosquet dans lequel je m'introduis dare-dare. Les mecs ont tellement été surpris de ne pas me trouver alors qu'ils me croyaient en train de crever, qu'ils ont oublié d'être vigilants. Ils doivent rien paniquer ces gros cons et imaginer, si ça se trouve, des tas de trucs bizarres, mystérieux, magie et compagnie. Alors qu'en fait, j'ai utilisé le système le plus bas de gamme qui soit : je suis sorti par la porte ! Mais les cons, ça ne sait pas être simples !

Je les laisse à leurs tergiversations en me disant qu'ils vont se prendre une fameuse branlée par leur chef. Putain, il risque d'y avoir du sang sur les murs !

Moi, peinard dans mon petit bosquet accueillant, je m'assieds pour reprendre mon souffle – j'ai fait trente mètres en courant mais je suis liquéfié ! – et mes maigres esprits et faire un peu le point. Je n'ai pas beaucoup de temps devant moi. Les foies-blancs vont organiser ma recherche avec application, espère, pour me retrouver et se faire ainsi, en partie, pardonner par leur boss.

Je ne suis pas en forme olympique, c'est certain mais ça va plutôt mieux que tout à l'heure. Je suis entier et le mal de tronche s'est largement estompé. Que demande le peuple ?

Je dois essayer de savoir où je suis si je veux me donner une chance de m'en tirer. Pour régler le problème, il faut un minimum de données entre les pognes.

Je me lève et je quitte, à l'opposé d'où je suis entré, le petit bosquet sympa et accueillant. Pas si facile à cause de la nuit, *die Nacht* en allemand ! Je fais gaffe

où je mets les nougats, pas me casser la gueule et faire du raffut ! Mes mirettes commencent à s'habituer et sans devenir pour autant un beau nyctalope – soyez polis bordel de merde !– il me semble que je distingue mieux les choses autour de moi dans cette nuit relativement beaucoup nocturne. Au bout du petit bois, je me heurte à une palissade d'au moins trois mètres cinquante-sept, en évaluant rapidos le topo. Ca doit être le mur d'enceinte, un mur engrossé quoi ! Il me suffit de le suivre pour arriver quelque part, me dis-je avec l'intelligence raffinée que vous commencez à bien discerner chez votre Albert joli. Arriver quelque part. C'est un peu con, parce que, finalement, on est toujours quelque part ! J'ai voulu dire : arriver à quelque chose d'utile ! Ah bon d'accord, comme ça, ça va !

Je me parle, je me fais mon dialogue intérieur, pas être trop seulâtre dans ce sinistre lieu. Tout en soliloquant *in petto*, j'avance le long de la haute palissade. Longtemps. Comme si je tournais en rond. Mais, après tout, un mur d'enceinte ça ne fait que tourner ! Après une marche assez longue et sans être dérangé par le moindre bruit suspect, je distingue une grande maison éclairée, légèrement sur ma gauche, assez loin, autant que je puisse en juger. Mais pour aller vers la bicoque, ça ne va pas être de la tarte. En effet, depuis le début de mon périple, je suis resté dans un bois qui entoure complètement le domaine, ai-je l'impression. La maison, elle, est en plein milieu d'une trouée et si je me pointe, on va sûrement me repérer de loin. Il y a peut-être des clébards qui montent la garde et des caméras qui surveillent la zone et des mectons en armes et tout le bataclan ! Allez savoir !

Putain, je suis dans la mouscaille jusqu'au menton, au moins, peut-être même un peu plus haut encore !

Je ne peux pas prendre le risque de me refaire choper. Ca ne serait pas bon pour mon blaze, j'ai peu de doutes sur ce point !

Que faire ? Attendre les secours, les renforts, la cavalerie comme dans les westerns. La cavalerie, au cinéma, elle arrive au moment idoine, quand le héros est à bout de forces, sans cartouches et sans espoir... Quand j'étais gamin, j'adorais ce genre de films, notamment avec Victor Mature. J'aimais bien ce mec, sa tronche sympa, son air de chien battu, son courage. Mais là, mon ami, on n'est pas dans un western, on est dans la vraie vie, la dure réalité – même si on est, en fait, dans un bouquin ! Mais bon, passons, on n'est pas là pour parler littérature – et la cavalerie bleue, au son du clairon, ne viendra pas. Je ne me fais aucune illuse.

Il faut donc que je me bouge le cul, pas moisir sur pied, d'autant que si je ne vais pas plus mal que si c'était pire, ce n'est quand même pas fabuleux. Je n'ai que peu de force, presque pas d'énergie. Brutalement, rien que d'y penser, je suis vidé, fourbu, harassé, comme si j'avais monté le Tourmalet en vélo, à midi au mois d'août ! Je dois me reposer, sinon je vais avoir des problèmes.

Il faut impérativement que je retourne dans le petit bois me refaire un peu la cerise.

Ce que je fais *illico*. Repassage pénible le long de la haute palissade pendant des centaines de mètres, dans les broussailles à peine éclairées par le faible halo de la lune. Putain, c'est un vrai chemin de croix que je me tape pour aller me planquer et je sais, en plus, que je risque de tomber sur les trois emprosmans qui doivent continuer, bien obligés, les recherches.

J'avance à un à l'heure, les nougats lourdingues de fatigue et le pas constamment ralenti par des grandes herbes hostiles, des ronces piquantes, des branches rétives, enfin bref, toutes les saloperies qui trainent dans un petit bosquet pas rigoureusement entretenu, pas entretenu du tout même.

De vous à moi, là, bien sincèrement : j'en ai plein les bottes.

## CHAPITRE SEPTIEME

Arrivé dans une minuscule clairière, c'est-à-dire, en réalité, un endroit un peu moins touffu, je décide de me reposer un chouia. Je m'assieds en tailleur, regroupé sur moi-même et je décide de pioncer un moment. J'ai la faculté de m'endormir à peu près n'importe où et de me réveiller au moindre bruit, au moindre mouvement alentour. Un peu comme un animal ou comme un sioux. Mes origines bohémiennes, plus précisément yéniches, sûrement. Je vous en parlerais peut-être un jour de mes lointaines racines. Ca explique pas mal de choses, espère !

Je ferme les yeux, je roupille.

Pas longtemps.

Un craquement, des pas sur les feuilles mortes jonchant le sol, pas très loin de moi.

J'ouvre les mirettes sans faire le moindre mouvement. Putain ! Une lumière sur ma droite. Ca vient d'une torche électrique. Je vois que ça bouge. Merde, je suis fait par les affreux ! Ils m'ont retrouvé les salopards !

Je me lève d'un bond et en silence et vais me tapir derrière un arbre un peu plus gros que les autres, à quelques mètres de là. Je fais bien gaffe à ne pas me faire retapisser, au ralenti, comme un paresseux du Brésil – ai ou unau pour ceux qui font les mots croisés ou les mots fléchés – et j'attends.

La lumière se rapproche. J'ai l'impression que ce doit être un gus seulâtre et, en plus, particulièrement discret. J'attends toujours en me rassurant un brin. En effet, les trois endoffés qui me coursent pour me faire mon affaire feraient un autre raffut que la personne qui se pointe, c'est évident !

Donc, j'attends toujours, silencieux total et très concentré, prêt à tout malgré mon peu de force.

Le bruit devient ombre.

L'ombre devient forme.

La forme devient homme.

Je devine quelqu'un derrière le rai de la torche. Il me devine aussi parce qu'il pointe sa loupiote dans ma direction, comme s'il m'avait senti, comme s'il m'avait deviné dans le noir de la nuit naissante.

— Qui va là ? Il y a quelqu'un ? Je sais qu'il y a quelqu'un. Montrez-vous.

La voix est mal assurée, inquiète, un peu sourde.

— Oui, il y a quelqu'un. Je suis perdu. Je n'arrive pas à sortir de là. Vous pouvez m'aider, s'il vous plait ?

J'ai parlé d'instinct, comme ça, sans crainte, pour voir. La lumière est désormais fixée sur moi. Je sors de ma modeste cache et me montre à celui que je ne vois pas vraiment, encore camouflé par la pénombre et mon semi-aveuglement dû à la forte luminosité de la torche, que je reçois en pleine gueule.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Qui êtes-vous ? Le garde-chasse ? Me demande l'homme à la torche.

— Et vous, vous êtes qui ? Questionnai-je à mon tour, en guise de réponse. L'homme se découvre le premier.

— Moi, je m'appelle Spada et je relève mes collets, monsieur. J'espère que vous n'êtes pas garde-chasse, sinon je me ferai un plaisir de vous foutre mon poing dans la tronche...et de déguerpir vite fait !

— Mais non, je vous l'ai dit. Je me suis perdu et je n'arrive plus à sortir de ce domaine. La palissade est trop haute.

— Je ne pige pas pourquoi vous n'êtes pas allé vous expliquer à « l'enclos de Ninon ». C'est juste en bas !

Le mec me braque toujours sa torche en pleine gueule, ce qui m'interdit de le voir bien nettement. Mais, je devine un homme grand, costaud, massif, plus très jeune, sous un grand chapeau.

— C'est quoi, l'enclos de Ninon ?

— C'est le nom du domaine et c'est le nom de la maison.

— C'est quoi ce domaine ?

— Dites donc, vous voulez en savoir des choses pour quelqu'un de paumé, en pleine nuit, dans les bois. Vous êtes de la police ou quoi ?

— Pardon monsieur, C'est vrai, vous êtes là à vaquer à vos occupations et je viens vous déranger, je vous questionne. Je vous prie de m'excuser. Vous n'êtes pas obligé de me répondre. Mais si vous me dites tout ce que vous savez, je vous dirais, moi, pourquoi je suis là. Vous m'avez l'air d'un brave homme qui, en dehors du gibier, ne ferait pas de mal à une mouche.

Je suis crevé mais je trouve que je me débrouille pas mal dans l'argumentation. Je m'admire.

— Bon d'accord, ça me va comme ça, même si « brave homme » me paraît un peu humiliant. Ça fait un peu « pauvre con » vous ne trouvez pas ?

— Je suis d'accord, ça m'a échappé. Vous avez plutôt l'air d'un monsieur gentil, pas menaçant, quoi. C'est ça que je voulais dire

— Ca me va comme ça, monsieur. J'aime bien les situations claires et les mots qui vont avec.

— Alors c'est parfait, je ne voulais pas vous offenser, au contraire.

— Bon, cela étant dit, on va s'asseoir un moment bien gentiment et casser une petite croute, si ça vous dit, bien sûr. Vous avez une petite faim, monsieur ?

Je n'ai pas bouffé depuis une éternité mais avec le mal de bide et de tronche, je n'ai pas, depuis le début de les ennuis, pensé une seule seconde à la faim. En réfléchissant un peu, je m'aperçois que je boufferais un cheval – ou un bœuf si vous préférez – et surtout que je biberonnerais bien un coup de pinard.

On s'assied.

Le sieur Spada, beau visage tanné, buriné, de baroudeur, est vêtu – je le vois assez bien désormais puisqu'il ne m'aveugle plus avec sa grosse et pénible loupote – d'une espèce de grande pèlerine noire sous laquelle il y a des sacs, des musettes. Il pose son grand chapeau par terre, tire une musette par devant, l'ouvre, sort un gros morceau de pain, un énorme saucisson, un camembert dans sa boîte et un litron de rouge. Avec un opinel géant, il coupe le broutal en deux, idem pour le sauciflard et me tend la boutanche.

— C'est du bon, vous allez voir. Il vient de chez Radisson ! Vous vous rendez compte, monsieur, il vend encore du pinard au détail, le père Radisson. Il fait venir un tonneau et tire le vin au litre. Il a du Côtes du Rhône, du Beaujolais et du gamay de Touraine. Je change à chaque fois. Aujourd'hui c'est du beaujolpif. Vous aimez ?

— Monsieur Spada, le beaujolais c'est le vin de me jeunesse. Je l'adore, surtout s'il est bon.

Mon hôte me tend un verre en métal qu'il remplit à ras bord.

— Goutez mon petit pinard jeune homme !

Je vide le verre en deux secondes. Lui boit au goulot.

Putain, le nectar ! J'ai soif, c'est vrai et je pourrais boire même de la pisse d'âne. Mais le jaja est extra, gouleyant et fruité avec du tonus tout de même, assez chargé en alcool. Enfin, quoi, un bon beaujolpif comme je les aime !

— Nom de Dieu, il est remarquable ce vin, à la fois plutôt costaud et néanmoins délicat, ce qui n'est pas si courant. C'est un fameux pinard !

— Ca me fait plaisir, ce que vous dites. Vous êtes un connaisseur, monsieur que je ne connais pas. C'est exactement ça, il est solide et fruité en même temps. Le père Radisson, il a mis des mois pour le dénicher, ce pinetoc ! Parce qu'en plus, il faut qu'il ne soit pas trop cher, vous comprenez. Les gens du coin n'ont pas beaucoup de sous et ils ne boivent qu'exceptionnellement des vins classés d'origine. Il lui fallait donc trouver le bon compromis. C'est fait ! Je peux vous le dire, c'est un brouilly déclassé de la maison Desavoye qui se vend à un prix fort raisonnable. Tout le monde est satisfait comme ça : le viticulteur qui peut écouler sa production comme qui dirait bas de gamme, le père Radisson qui gagne sa croûte et, nous, les buveurs, qui pouvons bénéficier ainsi d'un produit de qualité à un prix abordable. C'est comme cela qu'il faut se comporter pour vivre tous en bonne harmonie.

J'écoute ce Spada me faire, avec brio, un cours d'économie viticole, là, au milieu des bois alors que je suis recherché par des tueurs, fourbu, crotté, dégueulasse. Ce mec est génial. Son pinard est génial, Et le sauciflard est génial itou, sec mais sans excès, bien salé, peu poivré, gouteux. Une merveille !

— Vous parlez d'or, monsieur Spada. Dites pour le saucisson, je suppose qu'il

n'est pas ordinaire non plus. Il est très, très bon ! Putain, il y a un sacré moment que j'en ai pas bouffé du pareil !

— Il vient de chez Radisson aussi. Il a un vieux pote qui dirige une petite maison de production de charcuterie, en Ardèche et qui lui envoie, à prix d'ami, ses meilleurs produits. J'en profite aussi. Pour le calandos, en revanche, je suis navré, c'est du tout-venant. Là, il n'a pas de combine, le père. Il est pas mal quand même vous verrez, ce frometon, je le choisis fait à cœur, moelleux mais pas trop fort.

Je me régale comme un gamin avec ce casse-graine inopiné. Ça me rappelle quand j'allais à la pêche avec les copains. Un saucisson et du pain de campagne, au bord de l'eau, c'était le paradis ! C'est pas bien compliqué, la vie, parfois !

— Je vous laisse manger. Je vois que vous en aviez besoin. Je vous fous la paix...dit Spada, simple et calme. Et, taiseux tous les deux – comme disait le grand Brel – nous mastiquons allègrement. Un coup de Brouilly ! Un beau morcif de calandos fait à point ! C'est très bon ! Je sens que je revis. Je redeviens moi-même. Je sors de la merde. Il fait nuit, il fait frisquet. Je suis en face d'un mec inconnu et on bouffe au milieu d'un bois de bouleaux et de frênes, gais comme des gosses sans soucis.

\*

Tout a une fin, même les meilleures des choses ! Le sauciflard, le calandos, le pinard, le pain de campagne, le silence.

Spada replie son impressionnant opinel, respire un grand coup, range le litron et mon verre dans sa vieille musette noire, qu'il pose sur le sol, à côté de lui. Il me regarde, le visage amical, mais un peu tendu.

— Parlons peu, parlons bien !

Il a les yeux dans les miens, la torche posée au centre éclairant nos deux tronches.

— Qu'est-ce que vous foutez là, cher monsieur ?

Je respire aussi un grand coup et, en soutenant le bon regard de Spada,

j'explique en détail ce que je fais dans ce bled, dans ce domaine, dans ce bois. Mon sauveur écoute sans sourciller, sans bouger une oreille, serein. Je lui dis tout, sans aucune crainte. Un mecton qui partage son repas avec un inconnu est forcément un type bien, surtout la nuit au beau milieu d'une forêt ! Je lui raconte tout, mon boulot, l'histoire de Ninon, l'enlèvement, le hangar, la fuite, tout.

— Bon maintenant, vous devez sortir de là, appeler du secours et vous cacher chez moi. Je me doutais bien que les gens de l'enclos ne devaient pas être très nets. Ils n'entretiennent pas les bois et ils se foutent des champignons et du gibier comme de leur première vérole. Ils ne sortent jamais de leur baraque. Ils attachent les chiens toute la sainte journée et ils font bien gaffe qu'on ne les voit pas ! J'avais une mauvaise impression depuis qu'ils se sont installés, l'an dernier, à l'été. L'ancien proprio me laissait poser des collets, pêcher dans l'étang, cueillir des cèpes et des girolles. On était devenus assez copains. Je lui donnais des champignons, des grenouilles, des lapins de garennes. Tout le monde était content. Les nouveaux, eux, dès leur arrivée, ont tout barricadé avec cette hideuse palissade. C'est nul ! Ca empêche le gibier de vivre et de bouger. Des cons, quoi ! Moi, j'ai continué à faire comme avant mais en me cachant, ce qui m'emmerde un peu. Pour relever mes collets, je suis obligé de venir la nuit, vous vous rendez compte ! Je suis conduit à devoir faire gaffe, un mec comme moi qui aime tant la liberté. Alors j'ai ouvert une brèche dans leur saleté de palissade, leurs barbelés, à quelques centaines de mètres d'ici. On ne la voit pas. C'est par là qu'on va se barrer en douceur, si vous voulez bien me suivre.

— Je vous suis monsieur Spada, avec grand plaisir.

Aussitôt dit, aussitôt fait. J'emboite le pas du père Spada et en voiture Simone ! Le vieux, il connaît chaque passage, chaque arbre, chaque plante, chaque brindille. Il avance sans faire le moindre bruit. Il est chez lui, en totale osmose avec la nature, le paysage, la flore. Comme un animal de la forêt.

Arrivé à l'endroit voulu, il me demande de tenir la torche et de l'éclairer.

— D'habitude, j'accroche ma lampe à l'arbre, là sur la droite mais puisque vous êtes là, j'en profite...

Il sort son opinel géant et dégage deux grosses planches de bois foncé dans le mur d'enceinte. Il les ramène à lui, les pose délicatement à terre, s'engage et m'invite à le suivre. De l'autre côté, il passe une ficelle autour des planches et les remonte, les coince bien et dégage la corde.

Simple, discret, efficace.

— Vous savez, j'ai dû bricoler pas mal pour arriver à ce résultat. Raboter légèrement les deux planches, rajouter deux petits rivets sur les côtés pour que ça tienne bien et monter un système, dessous, avec le gond d'une porte pour que ça coulisse facile. Ca m'a pris du temps, ce bricolage mais je suis assez satisfait du fonctionnement de l'ensemble.

Ce gus, c'est vraiment la classe. Ce vieil ours des bois, avec son chapeau à la Indiana Jones, sa pèlerine noire, ses musettes et son visage de loup de mer, c'est un professionnel précis et organisé et tout le toutim ! J'admire. J'ai toujours admiré les gens qui avaient du savoir-faire, du talent pour les choses. Ce mec est un bon et je m'y connais !

On se remet à marcher dans un bosquet puis un champ puis un chemin caillouteux. Ca dure un bon moment. On se rapproche d'un patelin. On voit quelques lumières.

— Je vous emmène d'abord chez moi et je vous indiquerai une cabine téléphonique. Je n'ai pas le téléphone *at home*. Je n'en n'ai aucunement besoin.

Il parle joliment, Spada !

On marche encore un bon moment.

D'un coup, j'en ai marre. Le calandos, le sauciflard et le beaujolpif ne font plus beaucoup d'effet. Je suis total cuit, cramé, carbonisé, aux taquets.

Spada voit que je ralentis. Il fait immédiat le pas moins vif et m'attend sans le montrer. C'est un mec délicat.

À gauche, avant d'arriver dans le village qui s'appelle Saint-Bavin – Spada m'éclaire la pancarte à quinze mètres devant nous – on bifurque brusquement entre deux gros chênes en bord de chemin. C'est désormais le noir complet, le *schwartz* total. Une petite piste herbue dans le sous-bois et, au bout, une bicoque, que me montre mon hôte.

— C'est là. C'est pas le luxe mais c'est chez moi ! Vous y serez en sécurité. C'est déjà ça.

Spada sort ses clés, ouvre une lourde lourde en bois foncé et va éclairer la maison. Je découvre alors une grande pièce rustique, un peu comme dans les

maisons de trappeur du Canada, en tous cas comme je les imagine. Une grande table en bois brut avec des tabourets autour, une cheminée faite de grosses pierres grises avec des grosses buches qui se consomment en fumant, un grand canapé brun au fond de la pièce, recouvert d'une peau de vache blanche et rousse, dans un renfoncement. Tout ça fait un peu cliché mais je n'y puis rien puisque c'est la réalité telle que je la vois. Il fait chaud, il fait bon. Tout est en bois, les murs, le plafond, le sol, tout.

— C'est chouette chez vous monsieur Spada, dites donc !

— Je vous remercie. Ce que vous dites me fait plaisir. J'ai tout réalisé de mes mains, petit à petit, comme l'oiseau fait son nid si je puis dire. Je possédais un joli terrain que j'avais acheté dans ma jeunesse quand je travaillais. Et puis, j'ai arrêté de travailler...

— Qu'est-ce que vous faisiez, sans indiscrétion ?

Spada enlève sa pèlerine, sort ses musettes et les pose sur la table. De l'une, il sort deux petits lapins de garenne qu'il étale délicatement.

— Asseyez-vous, monsieur, on va boire un coup de gnole pour se requinquer, se « refaire la cerise » comme dirait Boudard, ce bon Alphonse. Je réponds à votre question. Il n'y a aucune indiscrétion. Je travaillais dans une banque à Amiens. J'étais le numéro deux d'une grande agence. Bien noté. Plutôt bien payé ! Mais, j'en ai eu marre rapidement. Ma femme, plutôt volage et un peu conne, je peux l'affirmer sans vergogne, venait de me quitter pour le fils d'un notable du coin, industriel et élu de droite. Vous voyez le genre, moi qui ai toujours voté, bien sûr, à gauche, très à gauche même. Elle aussi ! Mon père venait de mourir et j'étais son seul héritier. J'étais au plus mal moralement et c'est encore pire si vous êtes seul dans une grande ville. Alors, j'ai tout envoyé paître pour venir retrouver mon terrain à Saint-Bavin. J'ai défriché et construit cette maison. Au début, je vivais dans l'ancienne cabane de chasseur, au fond du bois. J'avais hérité d'un peu de sous. Je me suis mis à la pêche et au braconnage. Je bouffais mes brochets et mes gardons, mes grenouilles, mes lapins et mes lièvres, les cèpes, les girolles et les lactaires que je cueillais dans les bois. Quelques plans de tomates, des salades, des poireaux, des pommes de terre. Je me suis progressif organisé. J'ai commencé à vendre les produits de ma pêche et de la braconne à des voisins, puis au restaurant du village. Bref, j'ai largement de quoi vivre, librement et sans contrainte.

— Merci de me dire tout ça, cher monsieur. C'est passionnant ! Mais bon, je vais aller téléphoner maintenant si vous permettez parce qu'on doit s'inquiéter pour moi.

— Bien sûr, bien sûr. Je parle trop. Je vous retarde. Pardon. Alors, vous allez jusqu'au village. Environ cent mètres après la pancarte qu'on a vue tout à l'heure, vous vous souvenez ? Vous trouverez une cabine de France Télécom. Elle est encore à pièces. Vous avez des pièces ? N'oubliez pas la torche. À tout à l'heure.

J'ai toujours de la mornifle sur moi. Je vérifie. Pas de problème. Les foies-blancs ne me l'ont pas piquée. Je prends la grosse loupiote, je ferme le blouson et hop, dehors, direction Saint-Bavin.

La cabine est bien là. Les affreux, s'ils m'ont laissé la petite monnaie, m'ont piqué mon larfeuille et tous mes fafs. Je ne peux pas appeler Louis, je n'ai pas son numerlingue en tête. Alors Lisdinia, bien sûr Lisdinia ! Son portable dont j'ai bien les chiffres dans la tronche, en espérant qu'elle ne l'a pas mis sur messagerie. J'ai du bol. Première sonnerie et je tombe sur elle.

— Bonjour Chérie, c'est moi !

— Albert, mon Dieu, mon amour, mais où tu es ?

— Je suis content de t'entendre mon ange...et je t'aime...je lui débite vite fait – en attendant mieux, espère ! – ma petite histoire du mieux que je puis, sans détails, sans fioritures, juste l'essentiel.

— Bon courage mon Albert, moi aussi je t'aime. Fais bien attention à toi. Je te donne le téléphone de Louis.

— Merci mon ange je l'appelle tout de suite. À bientôt ma chérie.

Ma Lisdinia fait bonne figure, comme toujours parce qu'elle a du cran, mais je la sens très inquiète. Putain, j'ai presque plus de pièces. Ça consomme à une vitesse dingue, ces cabines ! France Télécom pourrait faire un effort pour le service public, merde ! On est en France en 2002 ! Pas encore en 2030 dans un pays qui sera probablement devenu, comme les autres, ultralibéral et où il n'y aura peut-être plus de services publics du tout ! J'espère bien que non, mais je ne

prendrais pas les paris !

— Salut Louis, je suis vivant, ça va, mais note vite le numerlingue de la cabine s'il te plait et rappelle moi. J'ai plus de pièces !

Je lui file le numéro inscrit sous l'appareil. Louis, scrupuleux comme toujours, me fait répéter trois fois, pour être sûr et raccroche.

Dans un cas comme ça, il faut prier pour que ça fonctionne. France Télécom a fait beaucoup d'efforts pour les entreprises, les gros clients, ceux qui rapportent quoi ! Mais pour le réseau des cabines dans la cambrousse, *macache bono* ! Quand c'est usé, on supprime la cabine ! C'est tout ! Les pauvres gens peuvent bien gueuler ! Que pèse le condé de Saint-Bavin en face de France Télécom, la plus grosse entreprise publique du pays, la plus grosse dette de France, peut-être la plus énorme de l'histoire pour une entreprise française ?

Putain ! Et Louis qui n'appelle pas ! Qu'est-ce qu'il fout le gros, merde ? En trois secondes, j'imagine le pire et moi coinçaga définitif dans ce bled de con. Je déprime, je me fais un sang d'encre, je me fais du souci.

Brusquement, une sorte de vague sonnerie au bruit métallique moitié assourdi, tente de se faire entendre. C'est faiblard, très faiblard, mais ça marche. Je décroche en tremblant un chouia. C'est bien Louis, mon ami, mon maître.

— Ca sonnait occupé Albert ! J'ai dû m'y reprendre à trois fois ! J'ai failli renoncer, vingt Dieu ! Dis-moi où tu es, fils, j'arrive !

C'est Louis, ça ! Il arrive. Je suis en difficulté...il se fout du quoi, du comment, du pourquoi et du si...Il arrive, c'est tout ! Ca c'est un homme !

— Je suis dans la mouscaille, Louis, dans un patelin qui s'appelle Saint-Bavin, en Picardie. Viens demain matin, avec Lisdinia, si tu veux bien. Je vous expliquerai tout. Cette nuit, je vais dormir chez un mec du coin, très chouette, qui m'héberge gentiment. Je serai en sécurité. Ne t'inquiète pas ! Rendez-vous sur la place du village. Je suppose qu'il y a une église. Vers dix heures. Ca me permettra de récupérer, je suis nase total ! Ca te va ?

— OK mon Albert, ça me va même nickel chrome. Nous serons là demain à dix plombes. Putain, on est rassurés. On a eu peur pour toi, tu sais. On ne

comprenait rien à l'affaire du Meurice, ni Lisdinia ni moi. Mais alors que dalle. Si tu n'avais pas appelé, on était dans le potage, mon grand et épais, crois-moi ! Alors, nom de Zeus, je suis content. Dors bien, gamin. À demain. Je t'embrasse.

— À demain, Louis, je t'embrasse.

La voix de velours de Big Louis est pour moi un véritable élixir, un remède miracle. Je sais désormais que tout va bien aller.

Retour plutôt guilleret à la cambrousse de Spada qui m'attend avec impatience et me demande des détails. Je lui raconte. Recoup et re-recoup de gnole, bonne d'ailleurs, très bonne ! Encore une combine de mon nouveau pote, avec petite alambic clandestine dans l'arrière-cour du père Radisson. Celui-là m'a l'air d'être un sacré loulou !

Ensuite, sommeil du juste sur le canapé, pas loin de la cheminée. Spada, lui, dort dans sa carrée, à côté, une piaule super confortable avec un pieu d'au moins deux mètres cinquante de longueur, surplombé d'une énorme tronche de sanglier naturalisé, français bien sûr !

— Si tu as un problème, tu gueules ! J'ai le fusil à portée de main. Et, bordel, je tue une caille à cent mètres avec une seule cartouche ! Alors, t'imagines un mec ! Je t'ai posé une carabine près du canapé. Elle est chargée. On ne sait jamais avec ces zigotos dont tu m'as parlé !

Il me tutoie, Spada. Il est en confiance. Il est heureux de me rendre service. C'est vraiment un gars formidable.

— Merci pour tout, Spada. Tu es un type génial. Tu fais pour moi ce que la plupart de ceux qui se disent mes amis ne feraient pas au dixième.

— Ca me fait plaisir de t'aider. Tu es un mec valeureux. Et si tu peux mettre fin au manège de ces enfoirés, ça sera toujours ça de pris ! S'en prendre à un enfant, bordel de merde, ça ne va pas ça mais alors pas du tout ! J'ai pas de gosse et n'en aurais probable jamais mais je crois comprendre ce que doit ressentir la maman, la belle Ninon dont tu m'as parlé. Ah, nom de Dieu, si t'as besoin de moi pour leur casser la gueule à ces enfoirés, je suis ton homme !

— Merci mon ami, merci du fond du cœur et bonne nuit.

— Bonne nuit. Dors bien, Albert.

Allongé bien douillettement, je fais le point avant de sombrer dans la liqueur. Louis et Lisdinia arrivent demain matin. Je suis en sécurité. On va coinçaga les têtes de nœud de l'enclos, retrouver le gamin peut-être et le rendre à sa maman, sa si belle maman. Je serai le héros, le sauveur. Elle m'aimera alors, la sublime Ninon, c'est obligé...Je pense aussi à ma Lisdinia à qui je rêve d'être infidèle, alors que je l'aime.

Putain, tu parles d'un merdier !

\*

— Le café est servi, Albert !

J'entrouvre les yeux. Il me semble avoir entendu qu'on m'appelait. J'ai l'impression que j'ai dormi des années. J'ai l'air en bonne forme. Les bras, les jambes, tout fonctionne. Et la tronche aussi. Et pareil pour le pif. Je sens l'odeur du caoua qui me caresse les naseaux.

— Allez debout là-dedans !

Spada me secoue l'épaule, mollement, gentiment.

Ca sent bon, décidément dans la baraque, le feu de cheminée et le café frais. Deux larges bols bien pleins, dans lesquels je trempe un kilo de pain de campagne lourdement beurré, une cibiche roulée par Spada – moi je n'y arrive pas, depuis toujours, c'est comme ça – une douche tiède, un coup de rasoir sur la gueule et hop ! L'Albert joli est tout neuf, plein de forces et d'enthousiasme, prêt à tous les combats.

Décidément, avec mes colles, quoiqu'il arrive, c'est l'éternel retour...c'est Cocteau, quoi !

## CHAPITRE HUITIEME

Je dis au revoir à mon ami Spada.

On s'embrasse, quasiment les larmes aux yeux, comme des gamins qui se quittent après les vacances.

— Salut, Albert et bon courage.

— Salut Spada et merci pour tout. Je ne sais pas quoi te dire.

— Alors tu ne dis rien. Spada c'est mon surblase. Mon vrai blase, c'est Spadalewski. Antoine Spadalewski. Et tu sais, je ne vais pas bouger de là pendant toutes les années qui me restent. Je te dis ça, au cas...tu comprends, au cas

— Compris, Antoine. Salut et à plus !

Une dernière tape sur l'épaule et je les joue cassos, ému et heureux d'avoir rencontré un gus comme ça. On se connaît depuis quelques heures et on est déjà complices. La vie, c'est parfois curieux.

\*

La bagnole de Louis est garée vers l'église de Saint-Bavin, comme prévu. Il a pris sa grosse et vieille Mercédès personnelle. Elle est d'un beau jaune pisseux. Elle se voit de loin.

Je rentre dans le petit bistrot à proximité. Louis et Lisdinia sont attablés devant un café et des croissants. Ils me voient, se lèvent, m'embrassent, une larmichette à l'œil. Ils sont heureux de me revoir. Et moi donc !

On s'étreint avec ma douce, longuement. Elle est toute tremblotante, ma Rajput adorée. Je pose un baiser sur ses jolies lèvres chaudes et, le bras autour de sa taille, je la serre contre moi. Elle me rend le baiser, amoureusement. La scène

dure quinze secondes, mais, immédiatement, je la désire et bandoche sévère. Stop, Albert, pas maintenant ! Chaque chose en son temps !

Autour de la petite table ronde, on reprend progressivement nos esprits, en se regardant et en souriant. Puis, sur un signe de Louis, qui reste le patron, quoi qu'il arrive, on met sur pied notre opération à l'enclos de Ninon.

Lisdinia attendra, comme la gonzesse de Delpech, planquée dans la Mercédès, avec son portable. S'il y a le moindre lézard, elle appellera le portable de Louis.

Nous deux, armés jusqu'aux ratiches, on va passer par le chemin de Spada, franchir l'ouverture dans la palissade, longer le bosquet et se rabattre vers le manoir.

— J'ai pris ce qu'il fallait pour toi, Albert ! Tu dois te sentir à poil sans ton tutu !

— Putain, arrête. Ces endoffés me l'ont piqué, avec mon holster. Ca me fait vraiment chier ! Je l'avais bien en pogne, ce flingue. Pas lourd, précis, génial. Et mon holster, léger comme une plume et graissé nickel. Merde !

— C'est la vie et, après tout, peut-être qu'on va les retrouver ton pétard et son holster ? Rien que pour ça, ça vaudrait le coup de se les faire, ces fumiers !

Louis gare sa poubelle jaune dans une petite pinède, pas très loin de l'enclos. Spada m'a indiqué cet endroit discret. Ca m'emmuscaille pas mal de laisser ma Lisdinia seulâtre pendant tout ce temps mais je pense que c'est encore plus risqué de l'emmener. Il faut savoir choisir le risque minimal. La prévention des risques c'est un métier !

Louis met dans la main droite de Lisdinia un petit revolver brillant qu'il sort de la boîte à gants de la bagnole.

— Prends ça, ma belle. On ne sait jamais. Il y a tellement de malfaisants par les temps qui courent ! Je suis sûr que tu saurais t'en servir en cas de besoin. Et puis, un conseil, n'hésite pas à appuyer si tu te sens en danger ! La légitime défense, ça s'appelle. OK ?

— Louis, je vais te dire, je sais me servir d'engins autrement plus gros que ça, tu peux me croire !

Et de me lancer un regard de velours, fripon, qui me porte d'emblée aux

intimités.

L'ouverture de la palissade est un jeu d'enfant. Il est fortiche, le Spada ! On s'approche de la turne. Pas un bruit. Rien. On s'enhardit et on décide de piquer droit dessus, pétards en pognes. Les chiens ne jappent pas. Le calme total. Personne. En effet, la maison est vide. Les volets sont fermés. On se regarde avec Louis, déçus.

— Bon. On va entrer dans la turne, inspecter un peu les lieux. On trouvera peut-être quelque chose.

— OK Albert, on y va. Par derrière, ça sera plus discret.

— Oui, d'accord, par derrière. Je ne déteste pas ! Et Lisdinia non plus, tu peux me croire !

— Je te crois, chenapan.

Avec un gros bâton bien costaud, trouvé dans le jardinet, à l'arrière de la maison, dont je me sers comme d'un pied de biche, je fais sauter le verrou d'un volet en bois qui ne me résiste pas très longtemps. Je casse une vitre et nous entrons. Louis a un peu de mal à enjamber la fenêtre.

— Il faudrait maigrir un peu, dis donc !

— Fais pas chier avec ça, Albert ! Tu sais que ça me fâcherait !

Je n'insiste pas, tout à notre visite. Une chambre sans rien de particulier. Une autre piaule, une grande salle de séjour, une cuisine. Belle baraque, l'enclos de Ninon, meublée avec soin, style campagnard de *first quality*, bien décorée, rustique de bon goût, à l'ancienne.

— Je vais voir s'il y a un sous-sol. Tu peux peut-être monter aux étages, Louis, si tu veux.

— Pas de problème, je vais monter. Je suis gros et vieux mais c'est moi qui monte. Merci, Albert...fait Louis avec un gros clin d'œil malicieux.

Je cherche une porte qui mènerait à une cave. Rien. C'est curieux. Il y a forcément un sous-sol dans une maison de cette importance. C'est évident. Mais je ne trouve rien, nulle part.

Je monte à l'étage retrouver Louis. Des piaules, des salles de bain. Rien de très

intéressant. Au second, la carrée des foie-blancs, avec trois lits défaits et du bordel partout. Décidément, ce sont des gros nuls, mes ravisseurs. Leur piaule pue la transpiration. Ils ont dû me chercher une bonne partie de la nuit et se mettre en nage. Comme ils sont rentrés bredouilles, le taulier a dû penser que j'avais porté le pet et qu'il valait mieux se barrer fissa dès potron-minet, pas faire, au moins provisoirement, de vieux os dans le secteur.

On redescend.

Je continue de penser qu'il faut chercher un sous-sol.

Louis, en boule, acquiesce.

Devant mon volontarisme particulièrement insistant, il n'a d'ailleurs pas d'autre choix – *choice* en *british* – le divisionnaire de mes deux, avec, bien sûr, tout le respect que je lui dois !

On cherche à l'extérieur, minutieusement, systématiquement. C'est la méthode Rabouret, ça. Pour trouver, il faut chercher, avec un soin extrême, rigoureusement, chaque centimètre carré. Un bon flic, c'est d'abord un mec organisé, pugnace et patient. Combien de fois, j'ai entendu ça, jeune commissaire à Boulogne, lors de mon premier poste. En général, je ne suis pas vraiment patient. J'aime que les choses aillent vite, que les résultats arrivent rapidos, que ça bouge, quoi ! Mais, parfois, il faut se réfréner, se calmer, tout poser par terre, tout reprendre à la base, bien posément, pièce par pièce, comme un puzzle, Louis a raison. Louis, d'ailleurs, a toujours raison, au fond, il faut bien l'admettre, admets-je à moi-même.

Et on continue nos minutieuses et patientes recherches en posant et reposant les mains sur chaque partie du mur, en touchant les pierres, les fenêtres, les portes, les escaliers, tout.

— Albert, viens voir, je crois que j'ai trouvé !

Enfin, il se passe quelque chose. Il y a au moins vingt bonnes minutes qu'on se crève le cul à se déchirer les pognes sur les murs de cette baraque à la con et ça commence à m'énervé sérieusement.

Je rejoins Louis, à l'autre bout du manoir.

— Regarde, la couleur du mur n'est pas tout à fait la même, là, il me semble.

Je me berlure pas, dis ?

— Non, Louis, je crois que tu as raison.

C'est vrai. On dirait un crépit plus récent, un peu plus propre si on peut dire, légèrement plus blanc, sur une surface d'environ soixante centimètres sur soixante à partir du sol. Il faut avoir le nez dessus mais c'est net.

— Il doit y avoir un soupirail derrière. J'en suis sûr, je le sens.

Lorsque Louis sent quelque chose – mis à part bien sûr s'il sent l'eau de Cologne ou s'il sent des pieds – il faut vérifier. Il a un nez de pointer, le bougre !

— Il faut qu'on trouve un moyen de faire sauter cette partie du mur pour voir ce qu'il y a dessous. Mais on n'a pas d'outils. On n'a rien. Attends, j'ai une idée.

Louis sort alors de la poche de son falzar son vieil opinel et commence à gratouiller. Il trouve, finalement, un interstice minuscule où il glisse la lame et soulève le truc. Ca vient doucement et, en dessous, il y a comme prévu, ou plus exactement comme espéré, une fenêtre de soupirail fermée avec un petit cadenas plat. Avec une grosse pierre trouvée sur le bord de l'allée, je massacre ce cadenas, qui me résiste assez peu, il faut bien le reconnaître. J'ouvre le vasistas.

— Louis, je crois que je vais descendre. Ce n'est pas te faire injure mais j'ai la légère impression que tu aurais un peu de mal à faire passer ton bide !

— Y a pas d'offense, mon petit Albert. Et c'est vrai que je ne peux pas me séparer de mon ventre aussi facilement que je voudrais. Alors à toi l'honneur !

J'enlève le blouson, fourre le flingue dans une poche de mon futsal et une torche dans l'autre. Je passe, en me retournant, les jambes les premières dans l'ouverture. Je me laisse pendre en me tenant ferme au rebord. Je sens que je n'ai rien sous les pattes. J'espère que le sol n'est pas trop bas...et je prie !

— Y a combien de mètres dessous, Louis, à ton avis ?

— J'en sais trop rien, Albert, mais pas assez pour t'effrayer en tous cas !

— Tu es sûr ?

— Ben, autant qu'on peut l'être en parlant du sous-sol d'une maison. Ce n'est

tout de même pas un précipice ou une crevasse dans les Alpes !

— Ouais, Louis tu m'aides pas beaucoup là.

— Non pas là !

— Bon, allez, tant pis, j'y vais !

— Eh ben vas-y mon grand !

Hop ! Je lâche et je saute en douceur, comme un parachutiste, recroquevillé, ramassé sur moi-même, compact, prêt à encaisser le choc et à faire un roulé-boulé en arrivant à bon port.

J'arrive quelques mètres en contrebas, sans dommage, sain et sauf.

— Louis, ça y est. Tout va *bene*.

— Tu vois je te l'avais dit.

— Bon je vais inspecter le coin.

J'allume la lampe-torche et prends le flingue en pogne. Un couloir central et des caves fermées avec des cadenas, à droite et à gauche. C'est pénible cette manie des cadenas. Putain, il va falloir que je me les tape tous !

Louis m'envoie la grosse pierre de tout à l'heure et je commence mon travail de sape. Une cave avec du pinard, pas terrible d'ailleurs, rien que des Bordeaux médiocres, des Cahors de base, des Bergerac et des champagnes de grandes surfaces. Moyen, moyen ! Je suis très regardant sur la qualité du vin ! Je peux me payer de grandes bouteilles grâce à mes droits d'auteur et je mesure ma chance.

Je découvre une autre cave remplie de vieux meubles sans intérêt, à l'exception d'une belle armoire ancienne probablement normande.

Une autre cave encore, avec rien ou presque rien dedans.

En face, la première cave renferme des vieux bouquins, plein de grimoires poussiéreux. Si j'avais le temps, j'aimerais fouiner là-dedans. Il y a peut-être des trésors, des éditions anciennes, des livres rares. Sait-on jamais ? Je ne suis pas là pour ça et c'est bien dommage...mais c'est la vie !

La dernière cave – j'aurai peut-être dû commencer par là mais comment savoir ? – est plus grande que les autres et le cadenas est plus gros. Il résiste d'ailleurs longtemps, l'enfoiré et ma lampe-torche commence à fléchir. Mais finalement il se brise comme les copains, à force d'à force !

J'ouvre. J'éclaire.

Putain ! Nom de Dieu, la surprise ! Il y a quelqu'un là-dedans, couché sur une paillasse. Une femme blonde complètement dans le coltard, visiblement droguée. Je m'approche, donne de la lumière sur le visage que je palpe. Il n'est pas froid. J'entends que la gisante respire. Elle vit encore. Elle est assez jeune. Je ne la connais pas. Devant mon insistance à la secouer, elle entrouvre péniblement les mirettes.

— Réveillez-vous, réveillez-vous. Madame, s'il vous plait. Allez, on se réveille, allez, allez !

Je lui mets deux ou trois petites tapes sur les joues mais rien n'y fait.

Je sors de la cambuse et cours sous le vasistas.

— Louis, il y a une gonzesse à moitié clamsée dans une cave. Il faudrait de l'eau, quelque chose pour la réveiller. Vite !

— Je vais voir ce que je peux faire. Attend-moi, petit !

Après des minutes toujours trop longues dans de telles occurrences, Louis me balance un paquet par le vasistas. *Was ist das ?* Pensai-je alors en teuton, comme cela m'arrive de temps à autre lorsque je suis un peu tendu ! Je ne sais pas trop pourquoi mais c'est comme ça depuis longtemps.

À l'intérieur d'un papier journal, il y a des glaçons.

— C'est tout ce que j'ai trouvé, Albert.

— Ca va aller Louis, merci !

Et je fonce vers la miss endormie. Je lui passe des glaçons sur le visage, sur les lèvres, sur la nuque. Ca fait son petit effet, croyez-moi ! La vie lui revient. La dame ouvre en plein les yeux, me fixe, se reprend.

— Qui êtes-vous, madame, qui êtes-vous...

Elle hésite, se concentre et dans un effort maximal me sort un truc qui me scotche, me cloue sur place, me ruine la tronche, bref, pour parler mal mais clair, me troue le cul !

Un truc HALLUCINANT !

— Je suis madame Desmaris, madame Ninon Desmaris.

Léger blanc en moi avec coupure totale d'électricité d'une seconde trois dixième environ, vide absolu dans la tronche.

Je n'y comprends rien !

Rien de chez rien !

Quoi-t-est-ce ?

— Vous êtes qui, madame, s'il vous plait ? Ninon Desmaris, c'est bien ce que vous venez de me dire ?

— Oui monsieur, je suis séquestrée – la séquestrée daltonienne pour parodier Sartre ? – depuis des semaines ici. On a enlevé mon fils. On me fait chanter. Mon mari se fait manipuler. C'est maître Bouvier, un avocat, le manipulateur ! Il veut me prendre mon entreprise. C'est affreux. Il faut m'aider.

Et, au bout du rouleau après avoir tant parlé, livide, hagarde, la dame replonge dans le sirop. Je ne suis pas loin d'en faire autant. Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ? Je prends la femme dans les bras et voit à son teint cireux et sa respiration faiblarde qu'elle est sacrément mal en point. Je l'allonge délicatement sur son galetas puis je cours sous le vasistas et je crie :

— Louis, on va devoir la sortir de là. Il n'y a aucune sortie des caves qui donne à l'intérieur de la baraque. Ils ont dû murer, ces salopards ! On n'a pas le choix. Il faut la hisser.

— Attends-moi, Albert, je m'en occupe. J'ai vu du cordage dans la cuisine tout à l'heure.

Et Big Louis revient avec une grosse corde qu'il me balance. Je prends la

corde, file dans la cave funeste et la passe dare-dare sous les aisselles de madame Desmaris – il faut bien l'appeler par son nom cette donzelle, mal gré que j'en aie ! – toujours dans le cirage.

Je sors à pleins bras la dame de sa couche et la tient du mieux que je puis. Je m'approche à pas lents du vasistas et je tends le cordage.

— Tu peux la hisser Louis !

— Ok Albert, c'est parti !

Rabouret tire et le pacson monte doucement. Le gros est très costaud et, dans l'effort, il ne lâche jamais.

Lorsque la miss est en haut, Louis va fixer la corde à un arbrisseau pas loin et remonte le paquet à l'air libre, comme il peut, à pleines pognes.

Il me renvoie le cordage et, pendant qu'il s'occupe de la séquestrée, je me démerde pour remonter à la force des bras. Putain, j'en peux plus. J'en bave comme un ruscof, je souffle, je crache mes éponges, je transgoutte à grosses pires... mais j'y arrive. Je me sors du vasistas au forceps, comme je peux. Je m'esquinte une pogne en m'agrippant au chambranle, je hurle de douleur, je gueule comme un porc qu'on égorge, je me laisse tomber sur le sol pour reprendre mon souffle.

Louis s'en fout ! Il est penché sur la prisonnière de Saint-Bavin et lui fait du bouche à bouche, en lui pinçant le tarin, comme on apprend au cours de secourisme.

Je m'approche, en respirant profondément pour récupérer un peu. Mais je n'ai pas le temps.

— Viens me remplacer, Albert, vite. Cette gonzesse va calencher, sinon. Elle a fait une syncope grave dès que je l'ai sortie du soupirail.

Je m'active comme Big Louis le faisait avant moi.

— Je vais appeler le SAMU, ne t'arrête surtout pas !

On se relaie avec Louis, dès qu'il a pu passer son coup de fil. La miss Ninon respire toujours mais très faiblement, très, très faiblement, de plus en plus faiblement. On angoisse.

Au bout d'un temps que nous trouvons long, long, long, à n'en plus finir, comme un jour sans pain, putain...enfin la sirène du SAMU, les brancardiers, le médecin, un masque à oxygène et une piquouse pour la dame. Louis avait parfaitement, comme il le fait toujours, avec calme et précision, expliqué le topo au téléphone. Les gens de l'équipe à l'œuvre paraissent impeccables, compétents, rapides, efficaces. Ils emmènent la victime à l'hôpital d'Amiens. Louis appelle son collègue commissaire local pour qu'il assure la protection de la dame. On ne sait jamais.

Coup de fil sur le portable de Lisdinia.

— Bonjour ma chérie. Tout va bien, on arrive.

— Hé les mecs vous auriez pu me passer un coup de fil. Je commençais à me faire du souci.

— Pardon, mon ange, mais tu sais, dans l'action, le temps passe vite...

— Je sais bien mon chéri...

Il suffit que je l'appelle « mon ange » et ça la calme ma rajput, immédiatement. Je connais le truc et je l'utilise dès que j'en ai besoin. Je trouve que parfois j'abuse un peu !

## CHAPITRE NEUVIEME

Avant d'aller à l'hosto voir comment Ninon Desmaris – ça me fait vraiment mal au bide d'appeler cette femme comme l'autre, comme la belle mais je suis bien obligé ! – reprend vie, je décide de repasser chez mon ami Spada pour lui narrer notre expédition. Je suis certain qu'il nous attend.

Il ouvre la grosse lourde, le vieux brigand, l'œil rigolard.

Je lui présente Louis et Lisdinia.

Il nous embrasse l'un après l'autre.

— Bonjour, bonjour à tous. Comme vous êtes belle mademoiselle, si je puis me permettre. Albert a bien de la chance. Monsieur Rabouret, mes respects ! Salut Albert. Je vous attendais, messeigneurs. J'étais certain de vous voir, mais alors certain de chez certain ! Je ne sais pas pourquoi, mais j'étais sûr ! J'ai préparé les lapins de garennes au vin blanc et il me reste deux boutanches de Condrieu...

— De chez Radisson, au moins ?

— Tu ne crois pas si bien dire, Albert, le vieux il a une combine pour le Condrieu par un copain de son cousin qui travaille à la direction des impôts...ce qui nous permet d'avoir du Condrieu...enfin, pas tout à fait du Condrieu classé, quoi, mais presque...en tous cas, il est rudement chouette et c'est bien là l'essentiel, tu ne crois pas ?

— Si mon ami, je crois comme toi que c'est la seule chose qui compte !

— À la bonne heure !

Louis et moi on raconte tout à notre ami Spada et à Lisdinia par la même occasion, les résultats de notre expédition à l'enclos de Ninon, la découverte de la séquestrée dans la cave et tout le mystère qui entoure désormais cette affaire étrange.

Antoine et Lisdinia écoutent religieusement, tout en dégustant les formidables lapins de garennes au vin blanc garnis de délicieux champignons des bois.

Je mange pendant que Louis raconte et « lycée de Versailles », comme disait mon bon collègue, le commissaire San-Antonio, notre maître « es polardise ».

Putain, il sait faire la bouffe le père Antoine ! C'est absolument sensationnel et ça requinque. Son pinard, presque du Condrieu mais qui vaut mieux que beaucoup de vrais, est de première.

Décidément ce mec n'est pas un mec ordinaire, c'est un cas et je suis bien heureux de l'avoir rencontré. Le destin parfois fait rudement bien les choses.

— Et ce soir vous restez tous ici. On se débrouillera pour les lits ne vous inquiétez pas. Un brochet au beurre blanc, ça vous dirait pour le diner ?

— On ne veut pas vous déranger, monsieur Spada...

— Vous plaisantez, monsieur Rabouret. C'est un plaisir de vous avoir tous les trois et d'être avec vous dans cette aventure. Alors j'en profite au maximum.

— Dans ces conditions, nous restons. Je vous aiderai à préparer le brochet. Je suis pêcheur et j'adore le brochet.

— À la bonne heure, monsieur Rabouret !

— Appelle-moi Louis, s'il te plait, ça me fera plaisir !

— D'accord Louis mais à une condition : tu m'appelles Antoine.

— C'est vendu Antoine !

\*

La dame Desmaris, la vraie, nous a tout déballé à l'hosto où nous sommes allés la visiter, tout ce qu'elle avait subi depuis des mois, étape par étape, son mari l'écrivain Desmaris, son talent et son mal de vivre, la mafia, maître Bouvier, la manipulation, la tentative de prise de contrôle de la maison Dorémy, l'enlèvement du petit Jérémie pour faire pression et, pour finir, la séquestration dans la cave de sa propre maison.

Elle va mieux depuis ce matin, alors elle peut narrer en détail tout ce qu'elle a vécu.

Ce qui est à peine croyable, étrange, mystérieux, c'est que nous avons là l'histoire exacte que la belle Ninon, la fausse, la mienne, quoi, m'a racontée dans mon burlingue lorsqu'elle est venue me voir. C'est à n'y rien comprendre, à se taper la tronche contre les murs, espère ! Je la retrouverai cette salope. Je ne sais pas qui elle est mais, putain, je la retrouverai ! Je la baiserais d'abord et je lui ferais passer le goût de me raconter des conneries, de me manipuler et de me foutre dans des histoires à la noix.

Mais je la baiserais prioritairement.

J'y pense sans arrêt à cette tordue. À sa bouche, son sourire, sa mèche brune qui tombe. Ses seins, ses jambes fuselées. Le sous-vêtement blanc. Ses longs doigts aux ongles incarna que j'imagine me caressant. Putain, le gourdin que j'ai pas ! Bon Dieu, rien que de penser à elle je bandoche comme un âne ! Elle me rend dingue, cette bonne femme. Je ne sais rien d'elle. C'est forcément une gonzesse dangereuse qui trempe dans des turbins gravissimes. Elle m'a foutu dans la mouscaille jusqu'au cou, mais j'ai envie d'elle, un désir énorme, accru peut-être même par la répulsion qu'elle m'inspire désormais. Une sorte de haine-passion amoureuse, atroce ! Ca me bouffe, pauvre de moi, la tronche et les burnes !

Louis voit bien que je vais mal. Devant Lisdinia il ne dit rien, bien sûr. Il est discret total. C'est un ami, un vrai. Ma rajput, elle, met ça sur le compte de la fatigue. Ou elle fait semblant. Je ne sais trop. Elle est tellement intelligente et compréhensive, ma douce.

Mais j'en bave sévèrement, pris entre mon ardent et irrépressible désir amoureux pour Ninon la fausse et le besoin vital de la mettre hors d'état de nuire, étant désormais certain qu'elle est très dangereuse...tout en aimant ma Lisdinia et ne voulant en aucun cas la faire souffrir.

La quadrature du cercle amoureux, en quelque sorte !

\*

Nous décidons, Big Louis et moi, de la seule chose à faire, nous semble-t-il : retourner à l'enclos de Ninon et attendre les foie-blancs le temps qu'il faudra.

Il paraît évident qu'ils vont revenir pour s'occuper de Madame Desmaris. S'ils avaient voulu la buter, ce serait fait depuis longtemps. Ils ont sûrement besoin d'elle, pour signer des papelards ou quelque chose comme ça. Ils vont donc obligatoirement se pointer à la turne, d'autant qu'ils n'ont rien vu dans les journaux, ni à la télé, ni nulle part sur l'affaire pour la simple et bonne raison que ça a été l'embargo total. Personne n'est au courant sinon le commissaire Damien, d'Amiens précisément – je l'aime bien, celle-là – à qui Louis a donné les directives de secret absolu. Louis est inspecteur général des services – même si je l'appelle toujours divisionnaire par habitude de jeunesse – et, pour un commissaire de base, si je puis dire, ça pose son homme. Louis est haut-fonctionnaire de la police, un ponton de la poulaille. Alors on s'exécute, c'est tout !

Spada a voulu venir avec nous, cette fois. Que dis-je ? Il n'a pas voulu, Spada, il a exigé de venir, avec force !

— Merde, pour un coup que je peux m'amuser un peu, vous n'avez pas le droit de me laisser de côté...vous ne pouvez pas...ce n'est pas amical...Albert je te croyais mon ami...Et toi Louis, tu me laisse tomber...c'est pas chic les copains...et patati et patata...

Il a tellement discuté et fait la gueule et menacé... que j'ai cédé et Louis aussi.

— C'est risqué, Antoine. Tu sais, on ne va pas au manoir pour se marrer. On va stopper des mecs très dangereux. Nous c'est notre métier, tu comprends ?

— Arrête ton char, Ben Hur. J'en ai vu d'autres. Avec mon fusil, ça vous fera une force de frappe supplémentaire, crois-moi. Je m'aligne un garenne ou une caille comme je t'ai déjà dit à cent mètres, alors tes affreux, tu parles d'une affaire !

Qu'est-ce que tu veux répondre à ça ? Moi, je ne sais pas. Je renonce. Louis aussi. En plus, je suis jouasse, *in petto*, qu'il nous accompagne le père Spada. C'est un mec formidablement sympathique et pour ce que nous avons à faire,

attendre peut-être longtemps les empaffés de l'enclos, il sera certainement très précieux, en nous racontant des histoires, en nous tenant éveillés et en nous alimentant en saucissons, pinards et calandos de chez Radisson. Des pleines musettes, il emporte le Spada ! Louis est totalement d'accord sur ce point, crucial pour lui.

Dont acte.

\*

Arrivés à proximité de l'enclos, on s'organise pour attendre à l'aise. Petite clairière, grand morceau de plastoc sur le sol, musettes béantes, grands parapluies prêts à être ouverts, couvertures de laine pour si ça caille, enfin bref, tout le toutim pour des gens civilisés.

Nous avons renvoyé Lisdinia à Paris. Elle a grogné, bien sûr, la belle, et même rudement, mais je l'ai convaincue qu'elle était plus indispensable à Paris. Notre agence de détective doit continuer normalement son turbin comme si de rien n'était. Surtout ça me rassure de la savoir là-bas avec Cordier, loin du front. Elle a fait contre mauvaise fortune bon cœur, pour reprendre une expression, un cliché en fait, bien utile.

Louis, bougon, accepte de faire la première garde. Je décide, quant à moi, de roupiller un peu. Je m'allonge, je m'étire, je ferme les yeux bien comme il faut, mais j'ai du mal à m'endormir, enroulé dans une couvrante. Le sol est dur et je suis énervé, excité, électrique, pas cool. Je réfléchis, je pense, j'intériorise.

Je pense, allez savoir pourquoi, à mon collègue Houellebecq, pas collègue flic, non, évidemment, mais collègue écrivain, pris dans la tourmente depuis ses succès de librairie. Il est la cible depuis quelque temps de toute l'intelligentsia française qui visiblement crève de jalousie et veut le démolir. Tout ça ne serait pas bien grave si on ne le taxait de racisme parce que son héros a craché, en passant, sur l'islam. C'est incroyable ! Je ne vois pas vraiment en quoi l'islam serait une race ! D'abord, c'est clair, il n'y a pas de races. Il n'y a que Le Pen, ce vieux con de facho, pour penser cela. Mais pense-t-il vraiment le faux borgne ? Donc tous ceux qui parlent de racisme sont d'une certaine manière des racistes eux-mêmes puisqu'ils accréditent la thèse débile de la possibilité d'une existence

de plusieurs races humaines. Ensuite, l'islam est une religion et, comme toutes les religions, la catholique romaine, la protestante, la juive, l'orthodoxe, la bouddhiste et toutes les autres, elle est, par essence même, d'une certaine manière, totalitaire, esclavagiste et prosélyte. L'histoire de l'humanité, depuis que les religions existent, le montre abondamment. Ça paraît une évidence pour tous ceux qui, libres comme l'air, essaient de penser par eux-mêmes, en dehors des chapelles sacro-saintes. Il est libre, Max, vous le savez bien...et Albert aussi !

Donc, ami Houellebecq, ne t'arrête pas ! Continue de tous les faire chier les bien-pensant de l'élite parisianiste. Tu es un vrai écrivain, talentueux, original, intelligent et provocateur quoique parfois assez vulgaire voire grossier. Mais Passons. Tu es l'écrivain des souffrances ordinaires, tu l'as dit toi-même. Tu n'as pas à te justifier. Tu écris sur le sexe, sur le cul, sur la jouissance du corps, sur la médiocrité de notre époque et la connerie des hommes. Tu fais ce que tu veux, comme tu veux, tant que tu veux. Tu écris ce que bon te semble. Et tous les soi-disant libertaires ou les prétendus intellectuels qui te vouent aux gémonies et voudraient, au fond, t'interdire de publier, sont de sacrés fumiers. Des fachos, en définitive, tous dans le même grand sac des « peine-à-jour », des culs coincés, des mal baisés, des tocards, des blaireaux, quoi ! Voilà, en réalité, ce ne sont que de pauvres et médiocres blaireaux !

Quand je me réveille, je vois Spada. Il me dit que Louis roupille – Louis dort, c'est mieux, plus brillant – et que c'est mon tour de garde. Je ne lui dis même pas bonjour. Je me lève d'un bond, prends mon pétard et vais me poster à la lisière du petit bois surveiller la cambrousse environnante. Je suis moitié paumé, moitié enrhumé. J'ai la tronche lourdingue, comme avant de choper une grippe.

Ca caille. Ça sent le petit matin qui va se pointer, le bois mouillé, l'herbe froide. Le silence est total. Je suis glacé.

Tout m'emmerde. D'être là, loin de ma douce Lisdinia et loin de la belle Ninon, pas la vraie, la mienne, la salope. D'avoir mordu à une histoire à la con dont je ne sors plus, que je ne maîtrise pas et dont désormais je me fous un peu.

J'ai froid, j'ai faim, j'ai mal au crâne. Même Houellebecq me casse les couilles. Surtout Houellebecq ! Il m'a gâché mon sommeil, l'enflure ! Qu'il se démerde avec les barbus, après tout, merde ! Il a du succès et du pognon. Il a qu'à faire gaffe à ce qu'il écrit, cette tête de nœud ! T'as vu sa tronche à cet olibrius ? On dirait un mec pas fini ! Laid comme un pou ! Il n'a pas l'air si franc du collier

que ça ! C'est vrai que les religions c'est nullos et compagnie. Presque tous les gens intelligents sont d'accord là-dessus. Mais, nom de Zeus – et je reste poli ! – qu'il assume ! C'est pas moi qui me permettrais des conneries pareilles dans mes petits books. Trop besoin d'avoir la paix et du consensus. Je n'ai ni son talent ni sa notoriété à Houellebecq, même si mes petits polars sont appréciés et se vendent bien. Je peux pas me permettre d'envoyer chier les musulmans. Ils ne le méritent pas pour la plupart et surtout, surtout, ils sont trop nombreux !

Ca tourne dans ma tronche tout ça. Je dois me reprendre et faire mon job. Putain, surveiller la turne, c'est tout ce qu'on me demande ! Etre vigilant, frais et dispos, l'œil clair et l'esprit vif, Albert, rien d'autre. Et surtout, s'il te plait mon ami, pas de la philosophie à trois balles !

Je me concentre.

Je respire profond, trois quatre fois, à fond de poumons. Bien imbiber les éponges d'oxygène glacé.

Mes potes ne font pas de bruit. Ils en écrasent du sommeil du juste, comptant à mort sur mon professionnalisme pour monter une garde efficace.

Donc, je m'exécute mais il n'en demeure pas moins que ça caille et que je m'emmerde sévère.

La nuit se tire de plus en plus rapidos. Elle va sans doute roupiller un peu, elle aussi, jusqu'à ce soir...et les conneries vont pouvoir commencer. C'est toujours en plein jour qu'il y a les pires conneries dans le monde, vous avez sûrement remarqué, vous aussi ?

Un clebs ou deux aboient, très loin. Les chiens, ça ne dort jamais ? Quelques noirs corbacs commencent à lancer leurs cris rauques qui foutent un peu la trouille et mettent le moral à zéro.

Une bagnole se pointe, au fond, en face de moi, sur le chemin qui mène à la baraque. Je la vois bien. Je me mets vite fait sur le côté derrière une broussaille, accroupi. Une grosse Mercedes foncée. Plus belle que la poubelle de Louis, tu peux me croire !

Toujours accroupi, en me dandinant comme un volatile, je vais réveiller les deux dormeurs. « Debout les mecs, ça bouge ! ». Spada se lève sans problème, frais comme un bébé, l'œil ravi. Louis, en revanche, se met sur un coude l'air

contrarié. Il a une bille de clown, la peau rougie par la caillante, le cheveu dru sur la tronche, le regard vide.

— Les voilà, Louis. On va se les faire !

— Oh, Albert, doucement. Y a pas le feu, merde ! Y a du café ?

— Ouais, à coté de toi, dans la musette de Spada. Une thermos. Sers-toi !

— Moi, le matin avant le caoua, je suis bon à nib ! Alors, je vais d'abord boire une tasse de jus, si tu permets !

— D'accord, Louis mais ne fais pas de bruit, s'il te plait.

— Fais pas chier, gamin. Je sais me tenir dans le boulot...

Je m'esbigne sans écouter la suite. On ne va pas se chicorer entre nous alors que les affreux arrivent ! Et pourtant Louis le mériterait. Qu'est-ce qu'il est pénible quand il s'y met, ce mec ! À lui foutre des baffes !

Spada est en arrêt derrière un buisson, totalement immobile, la carabine dans les pognes, prêt à tout.

La bagnole s'arrête.

Un mec descend et jette un regard périphérique.

Un deuxième, le chauffeur, quitte son siège à son tour.

Ce sont mes ravisseurs, les pas-beaux. Je les reconnole sans discussion possible. Ils vont ouvrir la maison. Puis deux autres mecs descendent. Le plus grand – c'est mon troisième foie-blanc – tient un gamin dans les bras. L'autre, mais vous l'auriez parié, c'est Bouvier, ce cher maître avec sa mouille d'empaffé, sa tronche de faux-cul. Ils rentrent tous dans l'enclos de Ninon. Ils vont sûrement aller voir comment se porte madame Desmaris dans sa jolie petite cave à rats et vont être assez surpris.

Louis s'est approché de moi sans le moindre bruit. Comment ce mec de plus de cent kilos fait-il pour être aussi souple ? Mystère et boules de gomme !

— Qu'est-ce qu'on fait, Albert ? On les ferme dedans ?

— C'est dangereux, Louis. Y en a sûrement un qui va faire le guet. Ca va canarder si on approche !

— D'accord, mais on fait quoi ? On attend le dégel ?

— Oh ! Louis tu es en forme. Le café t'a fait du bien ! T'as vu Spada ? Il a l'ait prêt l'animal !

Statufié, pétrifié, le Spada, tel un lynx à l'affut, n'a pas bougé une oreille, prêt à bondir !

— Putain, regarde, Albert. Une autre bagnole, là-bas. Un Porsche Cayenne, il me semble.

Louis a vraiment l'œil et le bon.

Tout au fond du chemin, loin, une caisse, en effet, s'est arrêtée. Des mecs sortent, les uns après les autres. Ils sont quatre. Ils se séparent en deux groupes. Un va à gauche, un va à droite. Ils ne sont visiblement pas venus en amis. Ils ont tous des flingues en pognes et s'approchent pas à pas du manoir, en se camouflant de leur mieux derrière les arbustes et les massifs de fleurs.

Les deux gus les plus avancés sont maintenant à une trentaine de mètres de la maison, les deux autres sont vingt ou trente mètres derrière.

Louis et moi, on ne fait rien. On ne bouge pas. On regarde, spectateurs privilégiés de cette séquence de cinoche

D'un coup, « pim pam poum », tout bascule.

Un coup de pétard, un cri, le mec de droite – c'est bien fait pour sa gueule ! – qui s'écroule, face contre terre, touché de plein fouet. Comme je le subodrais – je sais le vocabulaire si je veux, à preuve – un des foie-blancs faisait le guet dans la turne et il a attendu que les assaillants se rapprochent pour tirer à coup sûr.

Ensuite, pas de répit !

Ca pétouille à tout va ! Et pif et paf. De part et d'autre. Bing, bing, bing ! Ca flingue dur ! Putain, c'est Gravelotte !

Un deuxième assaillant est touché et s'effondre. Un mec sort de la baraque en tirant comme un malade. Il est fauché immédiatos par une rafale de fusil automatique et s'écroule comme une merde, face contre terre. Les deux gusmans qui venaient en couverture sont chargés comme des croiseurs et arrosent maintenant plein pot sur la baraque. Les vitres éclatent. Ca fait des trous dans les murs. Ca pète, ça explose de partout.

Putain, on se croirait à Diên-Biên-Phu ! Ou à Beyrouth !

Deux mecs sortent, l'un tirant sans arrêt pour protéger son collègue qui, lui, porte le gamin jusqu'à leur bagnole. Le premier s'écroule, touché de plein fouet par une bastos dans le buffet. L'autre se cache derrière la Mercédès et pose le gosse par terre. Le gamin hurle de terreur. Le mec sort sa pétoire et se met *illico* à balancer la purée ! Il n'est pas manchot car un des arroseurs d'en face est stoppé net, touché à mort.

On se regarde avec Louis, incrédules. C'est dément ! C'est hallucinant !

D'un coup, Spada, qui avait disparu depuis un bon moment, sort comme un beau diable de sa cachette et se met à courir, le fusil dans les mains.

— Bande d'enculés. Attention au gamin, attention au gamin ! Et il tire.

Le mec près du gosse, qui commençait à se retourner, totalement surpris, prend une décharge qui lui éclate le bide. Ca pisse le sang. Et Spada s'arrête, recharge, tranquille, son arme et se remet à courir.

— Tas de pourris, le gamin, bon Dieu de merde ! Touchez-pas au gamin ! Touchez-pas au gamin !

Et il passe à côté de la Mercédès, met en joue le dernier assaillant vivant. Au moment où il tire, il est crucifié par une rafale dans le poitrail.

Louis, calme, la main gauche sur la hanche, comme à l'école de police, ajuste le mec qui a refroidi Spada et lui colle une praline entre les deux yeux.

— Dix, Albert, j'ai fait dix !

Le gros est tout excité par sa performance sportive. Il a viré louf ou quoi, Big Louis ? Ce n'est pas le moment nom de Dieu !

Je me fous de ce qu'il dit et me précipite vers Spada. Putain, ils ont buté

l'Antoine. En effet, il n'est pas beau à voir mon pote. Mort en plein. La poitrine pleine de trous d'où gicle encore du sang.

— Spada, nom de Dieu ! Réponds-moi !

Je vois bien que c'est fini pour lui.

Je m'agenouille, prends la tronche de mon camarade et l'embrasse sur le front.

Je chiale comme un gosse.

Je craque total.

Je n'en peux plus.

Ca dure au moins deux minutes. J'aimerais crever là, à côté de Spada.

Louis qui vient d'arriver près de moi me passe le bras autour des épaules et dit avec sa belle voix de velours qui tremble d'émotion contenue :

— Viens, Albert, c'est fini. J'ai arrêté Bouvier qui se cachait dans la turne. Il est ligoté et attaché à un radiateur, cette enflure ! Le petit est au chaud. Il a eu très peur mais il va bien. J'ai appelé le SAMU et Damien. On ne peut rien faire de plus pour personne. C'est con pour Spada. Mais merde, qu'est-ce qui lui a pris, aussi ? Il est devenu fou complet d'un coup ou quoi ? Il a pété un câble ? Mais c'est ton pote alors même s'il a merdé je suis très triste pour toi.

— Je ne sais pas ce qui lui a pris, Louis, je ne sais pas. Il a disjoncté. Il a vu que le petit était en danger. Il a foncé, comme un animal. Toute cette fusillade, ça l'a rendu dingue. Nous, on est habitués, tu sais bien, alors on prend sur nous. On assume. Mais, lui, il l'a joué à l'instinct, en bon mec qu'il était, en homme simple et généreux. Ca ne pardonne pas, Louis, ça ne pardonne pas !

— C'est bien vu Albert. Tu as raison. Ca doit être ça. Je vais faire emmener son corps à la morgue d'Amiens et faire prévenir sa famille s'il en a une. On va essayer de savoir à qui appartiennent les balles qu'il a dans le buffet. Je m'occupe de tout. Toi, il faut que tu rentres retrouver ta Lisdinia et te reposer un peu. Tu l'as bien mérité.

— D'accord, Louis. Merci pour tout.

Le carnage est d'importance.

Sept morts : les trois foie-blancs et les quatre assaillants, dont pour le moment, on ne sait rien.

Et sept morts sans ordonnance !

En plus de Spada, bien sûr.

Le Porsche Cayenne des assaillants a disparu. On ne l'a pas retrouvé. Il y avait donc une cinquième personne avec les quatre flingueurs venus d'ailleurs. Leur chef, peut-être ? Surement même puisqu'il n'a pas pris part à la corrida, laissant ses sbires faire leur sale boulot, sans se salir les pognes.

J'ai ma petite idée.

Vous aussi ?

## CHAPITRE DIXIEME

Un homme de Damien est chargé de me ramener à Paris. Je dors comme un sonneur dans la voiture, à la fois triste à crever d'avoir vu mon nouveau pote se faire flinguer comme ses lapins de garennes et heureux de retrouver ma belle Rajput que j'ai eu au fil et que j'ai pu rassurer.

Le lendemain matin, je ne suis pas très frais, ayant assez peu dormi *because* ma Lisdinia et nos sensuelles retrouvailles – c'est une formidable câline ma rajput – mais surtout *because* la fausse Ninon, à laquelle j'ai pensé comme un dingue tout en baisant Lisdinia ! Et la mort de mon ami Spada et toute cette embrouille de merde à laquelle je ne comprends rien. Putain, La fausse Ninon, la salope, l'usurpatrice, je vais la retrouver et lui régler son compte !

En fait, je ne peux rien faire, là, sur le moment.

Comment retrouver l'usurpatrice qui est venue me voir en donnant les coordonnées de la vraie Ninon, afin, me manipulant en me séduisant, que je me lance la tête la première dans l'affaire pour éliminer ses ennemis ? Je n'ai aucun autre élément.

La seule piste est celle de la maison d'édition Dorémy et je ne peux pas décemment me pointer comme ça, en plein jour. La boîte doit être dans l'émoi total après avoir appris la séquestration de leur patronne et l'arrestation de l'avocat Bouvier, un actionnaire essentiel. J'irai cette nuit, par effraction, pour essayer de trouver quelque chose. En furetant, en fouinant, en cherchant minutieusement, comme Louis me l'a appris, je trouverai forcément des trucs. Mais je dois le faire nuitamment et ne pas me faire choper !

J'ai toute la journée pour préparer ma petite escapade !

La nuit venue, je m'habille de noir, des nougats à la tronche, pour moins me faire repérer dans l'obscurité, comme les rats d'hôtel, vous pigez le topo ?

La Béhème me conduit en douceur dans les rues de Paname, cependant que je me concentre un max en fumant un petit Davidoff au goût suave. Je suis plutôt bien, malgré ma tristesse pour Spada. Je vais venger sa mort à mon ami et ça me rassérène, ça me calme.

Je sais que je vais retrouver, peu ou prou, la traîtresse Ninon et j'en salive à l'avance, avec une sorte de trac étrange, partagé entre le désir de la revoir et de me l'embourber et la nécessité de lui faire payer ses crimes, parce que je suis désormais convaincu que l'instigatrice de la tuerie de l'Enclos, c'est elle !

Elle s'est barrée dans la bagnole des assaillants après avoir assisté au spectacle !

Elle est pourrie jusqu'à la moelle, cette ordure !

Elle est aussi dangereuse qu'elle est belle, c'est dire !

Arrivé devant le bel immeuble haussmannien qui abrite les éditions Jean Dorémy, je m'aperçois qu'un rideau de fer aux grilles épaisses a été descendu pour protéger l'entrée et que je vais devoir improviser. Je pensais simplement utiliser mon passe magique sur la grosse porte d'entrée, discrètement et vite fait. Eh ben non ! Une fois encore il va me falloir trouver une combine à la noix pour m'introduire ! Putain, je vous jure, il y a des jours où j'en ai plein le prose de faire le détective, le justicier, le défenseur de la veuve et de l'orphelin. Le mec génial qui trouve la solution ! Ca me fait *criniave* – comme disent les gens du voyage – vraiment *criniave* ! Je pourrai avoir une vie tranquille, rien qu'en faisant l'écrivain et en vendant mes petits polars. Mais, non, ce serait trop facile ! Le Duranton il veut jouer au héros, il veut faire des trucs généreux, il veut faire le malin !

Allez, trêve de lamento, mon petit Albert, il te revient maintenant, là, tout de suite, de te manier le popotin et faire fissa pour ne pas te faire repérer dans cette rue bien éclairée où, mine de rien, ta tenue toute noire est, si je puis dire, éclatante et donc particulièrement voyante.

Je prends la petite rue à droite, en espérant qu'elle me conduise à une entrée arrière de l'immeuble. C'est souvent le cas à Paris, dans les beaux quartiers. Il y a des cours intérieures, des villas comme on dit ici, parfois belles et spacieuses, qui permettent aux rupins de vivre dans de chouettes appartements tout en ayant à disposition un espace arboré, calme et tranquille. La belle vie, quoi et presque

secrètement, comme le font les vrais bourgeois.

Mon idée s'avère être la bonne et je découvre une lourde épaisse comme un portefeuille de notaire, qui me paraît exactement être dans l'alignement des éditions Jean Dorémy. Mon engin magique fait merveille et la porte me cède sans barguigner, du premier coup. Décidément, je possède au moins deux engins magiques, n'est-ce pas ma Lisdinia ?

Je rentre, referme la grosse lourde et me retrouve dans un patio plein d'arbres et de statues, avec une petite fontaine au milieu, très jolie, surmontée de deux adorables marmousets. Ils s'emmerdent pas les bourges de Paris !

Au fond, une entrée avec une discrète inscription sur petite plaque de cuivre « les éditions Jean Dorémy ». Re-engin magique et me voilà dans les lieux avec ma torche en pogne. Je ne sais pas ce que je cherche, sauf qu'il me faut quelque chose pour retrouver la trace de Ninon la salope.

Un couloir, des bureaux...j'entre dans celui du Directeur, maitre Bouvier, sur lequel il n'y a pas les scellés.

Les flics ne sont pas encore venus faire leur perquise. J'en étais sûr. Ils sont bons, dans l'ensemble, mais ils sont lents...surtout à cause de la paperasse, du mandat de perquisition que le juge d'instruction doit délivrer et signer...et si le juge n'est pas là, et bien tu es coinçaga et tu dois attendre parce que le juge de permanence et bien ou il n'est pas joignable, tu parles d'une permanence ou alors il ne veut prendre aucun risque avant le retour du vrai juge et t'envoie bouler pour se couvrir !

Alors que moi, désormais, je fais exactement comme je veux, même si, comme maintenant, c'est totalement illégal et que je risque gros si je me fais choper par la patrouille ! Ma licence de privé je pourrai me la mettre là où vous pensez !

Mais la patrouille elle est pas là ! Alors œuvrons !

Le bureau de cet enfoiré de maitre Bouvier est grand et plein de meubles. Ca va pas être de la tarte que de fouiller tout ça. Les mains gantées, je commence par le début et inspecte les tiroirs du burlingue. Un est fermaga à clé. C'est toujours un bon signe. Je me fais, *natürlich*, un plaisir d'utiliser l'engin magique. Des tas de paperasses de tous ordres, que les flics trouveront et qui permettront d'enchrister Bouvier pendant au moins cent piges...mais sans intérêt pour moi. Je

referme le tiroir avec minutie.

Rien dans celui d'à côté. Son double fond que je découvre sans difficulté, cache des contrats secrets avec certains auteurs dont Desmaris. Je mets ces documents bien en vue dans le tiroir.

Il y a aussi une feuille de papier avec des adresses et des numéros de téléphones. Un est suivi de *H. Lutécia* et entre parenthèse Natacha. Je mets la feuille dans la fouille, bien conscient d'avoir enfin du biscuit. Je suis certain que c'est la salope, Natacha, la fausse Ninon, cette femme qui me prend la tronche. J'ai la petite boule dans l'estomac, celle qui m'avertit, qui me le dit clairement. Elle ne m'a jamais trompé cette petite boule chérie, qui m'alerte des dangers et me fait des signes.

Au moment où je me fais ces réflexions, la lumière se fait brusquement dans la pièce et un mec hurle « haut les mains ! » avec une telle vigueur que je n'ai pas des masses envie de résister, d'autant qu'il pointe sur moi un pétard automatique du plus bel effet et qu'il a l'air de savoir s'en servir.

Je suis emmoussaillé comme pas possible et dans ma tronche, en quelques secondes, tout s'écroule. Le mec, au gabarit de deuxième ligne d'une équipe du Top 14, s'avance, l'air pas content du tout. Je pressens qu'il va me balanstiquer une mandale sur le tarin, pour bien me faire comprendre la situation et à qui j'ai à faire. Je suis pétrifié et j'attends la suite sans trop d'illusion.

Le rugbyman avance vers moi, l'air tout à fait décidé et, au moment où je pense qu'il va me frapper, il s'effondre, dans un bruit de tsunami, détruit par un énorme coup sur la nuque que lui file un gus habillé de noir et masqué que j'ai à peine le temps d'apercevoir et qui disparaît, pfut, sans faire de bruit.

Nom de Dieu, tu parles d'un merdier, tout ça en même temps ! Je ne demande pas mon reste et sors vite fait de la pièce, prends le couloir éclairé et sors par où je suis arrivé, le patio, la lourde de derrière, la rue et la béhème, vroum-vroum et hop en voiture Simone, en route vers le bercail. En roulant peinard, comme j'en ai pris l'habitude *because* les nombreux et chiants radars à tous les coins de rue, les volutes de cigarillo me remettent l'esprit un peu en place.

Putain, c'est dingue ce qui vient de m'arriver. Je me fais choper comme un con, comme un débutant, en train de faire le rat d'hôtel, par un cerbère consciencieux mais peu vigilant et je suis sauvé in extremis par un inconnu masqué qui

disparaît comme par enchantement. C'est mon ange gardien ce mec, ça j'en suis sûr et je ne sais pas qui il est ! C'est une première pour moi. Comme quoi messieurs-dames tout est possible !

Plus je me creuse la caboche tout en conduisant, moins je trouve la solution à ma petite énigme. Qui veut me protéger ? Louis ou Lisdinia, je ne vois qu'eux mais ils ne se cacheraient pas. Quelle idée ? Et puis, sans être méchant, Louis, gros comme il est, même vêtu de noir, je l'aurai repéré ! Quant à ma Lisdinia elle n'aurait pas eu la force d'assommer le rugbyman avec un seul coup porté à la tête. Décidément, je ne vois vraiment pas qui ça peut être. En tous cas, ce gusman inconnu m'a bien arrangé mes bidons et j'ai dans ma poche des renseignements que j'estime précieux pour la suite.

Elle est pas belle, la vie ?

Je vais maintenant aller faire un gros dodo avec ma belle rajput adorée et demain matin, à la première heure, on avisera.

\*

Ce que je fais dès le réveil, pas vraiment à la première heure, il ne faut pas pousser la mémé dans les orties, mais à la deuxième, après avoir câliné bien sérieusement et bien profondément ma sublime indienne qui, heureuse et comblée, s'est rendormie.

Puis j'ai bu environ deux litres de café noir bien serré dans lequel j'ai trempé des tartines de pain de campagne beurrées épaisses comme la cruauté et la dangerosité de la fausse Ninon.

## CHAPITRE ONZIEME

J'appelle l'hôtel *Lutécia* au numerlingue marqué sur le papelard que j'ai piqué chez le sombre avocat Bouvier. Vous vous rappelez, chers lecteurs : *H. Lutécia (Natacha)*

Je tombe sur un mecton à qui je demande la chambre de madame Natacha. L'homme aux clés d'or, au bout du fil, dit, d'une voix assurée, ne pas connaître de Natacha. Je lui décris avec force détails anatomiques la belle, la merveilleuse fausse Ninon. Putain, des gonzesses comac y en a pas à chaque carrefour, dis donc mon bonhomme !

Je hausse un peu le ton.

Le gus réfléchit quelques secondes. Il grommelle quelque chose d'inaudible dans sa barbe. Puis, doucereusement, il me recommande de passer à l'hôtel et de voir directement avec lui. Il aura peut-être des informations à me donner. Il se prénomme Félix, me dit-il fièrement. Bon, marchons pour Félix. Je pige très vite que cet homme veut un peu de pognon pour s'allonger et les informations il ne va pas me les donner, il va me les vendre. De toute façon, par les temps qui courent, tout le monde fonctionne au carbure, pour tout, tout le temps. Il y a peu d'exceptions. Et ça a toujours plus ou moins été comme ça, depuis que le pognon existe. Alors je lui dis que j'arrive, à ce cher Félix.

Le Félix en question, je le trouve derrière son guichet dans le hall grand style du *Lutécia*. Il est jeune, beau mec et sympathique. Je lui rappelle notre conversation d'il n'y a pas très longtemps et, avant qu'il ait eu le temps de dire un seul mot, je lui passe discrétos quelques beaux biftons dans la poche de sa jolie veste bleu foncé avec des galons dorés qui le font ressembler à un officier d'opérette dans *La Grande-Duchesse de Gérolstein* de Jacques Offenbach. Comme par hasard, il m'indique qu'une très belle dame, « ah oui vraiment très belle cette femme, c'est rare à ce point, extrêmement rare ! », correspondant exactement au signalement fait au téléphone, réside à l'hôtel depuis quelques jours.

— Vous êtes sûr mon bon Félix ?

— Je vous confirme qu'elle est, en effet, absolument superbe admet Félix en faisant une moue de connaisseur. Et elle se prénomme bien Natacha. Un mec l'a demandé hier soir. Il est monté et, d'ailleurs, ne semble pas être redescendu depuis. Elle est au 111 madame Natacha. C'est une suite, le 111. Voilà, cher monsieur, ce que je peux vous dire. Pour aller à la suite 111, vous prenez l'ascenseur et c'est au premier étage.

— Merci Félix. Pouvez-vous téléphoner, s'il vous plait, au 111 et me dire qui vous répond.

L'homme, habitué, pige le truc, s'exécute et fait, habile, comme s'il se gourait de chambre. Oh pardon, monsieur je me suis trompé de chambre. Mille excuses...Réponse obtenue, il se tourne vers moi avec une mouille ennuyée et me dit d'une voix qui se veut compatissante, pensant surement à une histoire de cocu ou quelque chose comme ça :

— C'est un monsieur, monsieur, avec une grosse voix.

— Bon, merci bien Félix.

Je me dirige vers le salon et m'assieds dans un fauteuil rouge profond. Je suis tout seul. Je commande un café avec un calva afin de faire le point *in petto* et choisir la meilleure tactique. J'opte pour une attitude prudente et décide d'écrire un mot à la belle Ninon, pour lui dire que je veux la revoir parce que je suis amoureux d'elle et sans évoquer, bien sûr, l'affaire de l'enclos et ma certitude qu'elle est une criminelle. Après tout, elle n'a pas pu me voir pendant la fusillade funeste et elle ne sait probablement pas que l'on a trouvé la vraie Ninon dans une cave. Je peux donc être crédible. En tout cas je l'espère.

Je demande à Félix du papier à lettre et me fends d'une petite bafouille dont je suis assez satisfait, ma foi. Il faut dire que j'aime écrire, vous le savez bien puisque, comme mon bon collègue San-Antonio, sans toutefois avoir l'outrecuidance d'oser me comparer à lui, je suis à la fois un vrai commissaire de police et un écrivain qui raconte ses propres exploits dans des polars qui se vendent comme des petits pains.

Mon poulet devrait plaire à la belle Natacha. Pour éviter toute bévue, je

l'appelle Ninon, et lui explique que je viens lui rendre compte de la mission qu'elle a bien voulu me confier. Je lui écris aussi que c'est un prétexte pour la revoir, parce que je ne peux plus vivre sans elle, je ne dors plus, je ne mange plus, je dépéris bref je meurs d'amour pour ses yeux, sa bouche, ses seins, ses jambes. Je la désire. Je la veux. Rien que d'écrire ce billet doux, je sens le tricotin me choper. Finalement, je suis quasiment sincère parce que, mal gré que j'en aie, je suis dingue de cette gonzesse de malheur !

Je demande à Félix de porter ce mot et de dire que j'attends une réponse. Il en est tout émoustillé le Félix.

Je finis de siroter mon calva – superbement fruité et ample en bouche soit dit en passant. À Yvetot, ils savent travailler, putain ! – en me faisant la réflexion que la miss va se demander comment je sais qu'elle est au *Lutécia* et pourquoi l'homme aux clés d'or ne m'a pas informé de sa vraie identité.

En fait, en réfléchissant trois secondes, je m'aperçois que je ne suis pas crédible du tout et que je fais une sacrée connerie. Mais, bon, c'est parti comme ça. Tant pis, on verra bien.

Allez ! Je suis fataliste. Il faut bien en finir avec cette sombre histoire à la con qui m'empêche de vivre, d'une manière ou d'une autre, peu ou prou. Advienne que pourra, quand le pinard est tiré, il faut le boire...tous les poncifs se rapportant à la situation me passent par le cigare et me rassurent un peu parce que ça me fait bien marrer dans ma Ford intérieure.

Je sens que je m'assoupis, bien installé dans le fauteuil très confortable et l'esprit un peu embrumé par l'excellent calva d'Yvetot.

— Monsieur, monsieur...réveillez-vous...j'ai votre réponse.

Putain, je dormais comme un bébé et Félix me tend une enveloppe à mon nom « Monsieur le commissaire Duranton »

— Merci beaucoup, Félix.

— Je vous en prie, monsieur le commissaire, tout à votre service.

Félix, ayant vu mon blase sur l'enveloppe, est devenu quasiment obséquieux.

J'ouvre l'enveloppe susdite et déplie un joli papier couleur crème, délicatement parfumé « gonzesse », fragrance de rose me semble-t-il. Il est

écrit « Cher commissaire, votre lettre me va droit au cœur et j'ai aussi très envie de vous revoir. Vous pouvez monter. Je vous attends. Ninon. ». Je ne suis pas vraiment surpris mais je me demande si c'est un piège que me tend cette salope ou si elle a réellement envie de me revoir. Je suis incorrigible comme vous voyez et, ne pouvant *immédiately* trancher, je décide de me faire concrètement une idée en montant sans attendre à la suite 111.

Les piaules sont dans de superbes couloirs avec éclairage tamisé et plein de beaux tableaux accrochés aux murs et de gros bouquets colorés de fleurs fraîches sur de jolis guéridons. Ça a de la gueule, le *Lutécia* ! La moquette est épaisse comme la connerie des encartés d'un parti de droite ! Je marche sur un coussin d'air ! Le 111 est au fond du couloir, en face du 110 et à côté du 109. Ce n'est pas vraiment anormal, me dis-je, mais, bêtement, je le remarque.

En fait, j'absorbe, pendant ces quelques minutes d'approche de Ninon-Natacha, mes pensées dans des détails matériels pour refuser de penser à elle et à ce qui va se passer. J'aviserais en fonction des événements. Mais j'aimerais avant tout faire l'amour avec celle que je veux châtier, la déshabiller lentement, caresser chaque centimètre de son corps, embrasser son visage, ses yeux, ses bras, la posséder par tous les bouts, sous tous les angles, la faire crier de plaisir, son regard dans le mien, sa bouche sur la mienne. Putain merde, je déconne, je ne peux plus me raisonner. Je ne pense qu'à ça et les tableaux et les fleurs et la moquette, je vous le dis, à cet instant, je m'en bats carrément les roustons !

J'arrive tout excité devant la suite de madame et frappe *illico* à la lourde, qui s'ouvre et laisse apparaître, dans l'entrebâillement, une silhouette de rêve. C'est elle ! Dans un déshabillé rouge vif, avec un décolleté plongeant qui me file le vertige. Elle est somptueuse, la miss. Elle me regarde et me dit « bonjour commissaire, heureuse de vous voir » avec sa voix suave. Je bredouille, dans un semi brouillard, une connerie parfaitement inaudible et elle me fait entrer dare-dare dans la piaule. Elle m'emmène au salon et me fait assoir, me sert du champagne dans une flute décorée aux armes de l'hôtel et s'assied en face de moi, le paquet de clopes à la main, sans cesser de me regarder avec ses grands yeux où je me noie. Je suis anesthésié complet, la regardant faire, enveloppé dans les effluves de son vaporeux parfum qui doit être *Poison* si je ne m'abuse. Anesthésié, certes, mais pas encore nasebroque ! À cette pensée je me reprends un peu et, mine de rien, me concentre à mort pour retrouver ma lucidité.

Elle me regarde toujours avec un petit sourire énigmatique. Elle est

incroyablement belle et excitante, avec sa mèche brune qui tombe sur le front, ses yeux divins, ses lèvres parfaites et cette sublime poitrine. Le rouge lui va super bien, ça la rend encore plus sexy, si c'est possible ! Elle me tend le paquet de JPS. J'en prends une, elle aussi. Elle me l'allume avec son Dupont noir nacré, puis la sienne, ses yeux ne quittant pas les miens.

Je me lance.

— J'ai enquêté sur votre affaire et suis venu vous en rendre compte. Ce n'est pas rien, dites, cette histoire, un gros sac d'embrouilles, des manipulations, des pressions, un avocat douteux et il me faut encore du temps pour avancer et retrouver votre petit Jérémie.

— Je vous remercie, Albert, mais votre mot disait d'autres choses que je veux entendre de vive voix. Vous m'aimez un peu ?

Je dodeline légèrement en signe d'acquiescement.

— Vous m'aimez beaucoup ?

Je dodeline plus nettement, avec une moue approbative.

— Vous m'aimez ?

Là, je dodeline carrément pour lui faire bien comprendre que oui.

— Alors, dites-le, bon sang, dites-le !

— Je vous aime Ninon.

Elle écrase sa clope dans le gros cendrier, se lève et vient s'asseoir sur mes genoux. Elle entoure ses jolis bras autour de mon cou et pose ses lèvres sur mes lèvres. Elle entrouvre la bouche et sa langue chaude et agile vient chercher la mienne. Je crois défaillir mais bon Dieu que c'est bon ! Sa salive est douce, quasiment sucrée. Je la serre dans mes bras et lui rend son baiser, avec vigueur. Elle apprécie. Ma main droite remonte entre ses cuisses sous le frêle déshabillé de tulle rouge. Je la carresse avec délicatesse. Ma main gauche entre, gourmande, dans le décolleté et, découvrant deux beaux trésors bien vivants, s'ébroue à qui mieux mieux. D'un regard suggestif, elle me désigne le lit. Nous nous levons de conserve. Je suis prêt, tendu comme un arc, bandé à donf. Elle s'allonge sur le pieu, lequel est très haut, rempli de gros oreillers. Je fais rapidos le ménage, balance les oreillers, enlève les couvertures et mes fringues Il me faut

mes aises ! Je monte, j'embrasse les pieds de la miss et remonte sur ses mollets, ses cuisses et, arrivée à destination, ma bouche découvre une toison parfumée. Ma langue s'y engouffre avec passion.

Elle est bonne, Ninon avec une peau douce délicatement odorante et un minou adorable à qui je rends un hommage long et très amoureux. Natacha émet des petits cris de satisfaction et des soupirs de plaisir. Je suis sur la bonne voie ! Je ne pense qu'à l'amour avec elle. Je monte l'embrasser à pleine bouche, avec une fougue qu'elle adore, visiblement. Je lui caresse sa jolie poitrine qui se dresse et, quand je la sens prête, je la pénètre. Je suis aux anges, elle aussi. Nous nous emboîtons, si je puis dire, à merveille. C'est le paradis. Elle participe au maximum et notre plaisir est total !

Je suis concentré sur mon effort et le bonheur exceptionnel de faire l'amour avec la somptueuse Ninon.

Brutalement, je pousse un cri de bête.

Non, ce n'est le rut !

Je sens une affreuse douleur qui me chope au cou, une douleur atroce, insupportable. Putain, on m'étrangle par derrière avec une ceinture ou quelque chose comme ça. Je lâche, bien obligé, les seins de la miss et porte mes mains là où ça me brûle, tout en essayant de faire basculer l'agresseur par-dessus moi, vers l'avant. Je le sens faiblir un chouïa, l'agresseur, et il desserre un peu l'étreinte. J'en profite pour entrer les doigts de la main gauche entre le cou et la ceinture, m'évitant ainsi l'asphyxie. Je gueule comme un veau qu'on emmène à l'abattoir. Je me sens perdu. Bordel de merde je vais crever là, en plein baisage, étranglé par un inconnu sous le regard de la belle Ninon, qui, d'ailleurs n'a pas l'air de me défendre du tout, la salope. Ah non, elle ne prend pas mon parti ! J'ai même l'impression qu'elle jouit plus de me voir avaler mon bulletin de naissance que de l'amour qu'elle faisait avec moi une minute auparavant.

Ses yeux ont un reflet très vif, en même temps sombre et méchant, je dirai même plein de haine. J'ai le temps de voir cela, tout en me débattant.

À l'instant où je crois calancher, j'entends un bruit de choc terrible et, d'un seul coup, la ceinture funeste se desserre et je peux reprendre ma respiration. Mon étrangleur s'effondre comme une merde, derrière moi. Je me retourne aussi vite que je puis et aperçois un homme en noir, l'homme en noir, mon sauveur, qui s'esbigne en souplesse.

Je me retrouve seulâtre avec Ninon et m'apprête à lui demander des comptes, à cette salope qui jouissait de me voir crever. Je suis toujours allongé sur elle, mais là je n'ai plus trop envie de la fourrer la miss ! Je me dresse sur les mains et vais pour me relever, un peu brinqueballant tout de même, un peu sonné. Je reçois une décharge effroyable dans l'omoplate droite qui me semble transpercée par une lame ou quelque chose comme ça. C'est la miss qui vient de me poignarder et qui retire l'arme de mon dos, s'apprêtant à recommencer. Elle tient un pic à glace comme Sharon Stone dans *Basic Instinct* et lève le bras pour me frapper derechef. Elle a un regard de dingue, la belle Natacha. J'ai juste le temps de parer le coup, mais je suis faible, très faible, usé par l'étranglement et le coup dans l'omoplate qui, d'ailleurs, saigne énormément et commence à rougir les draps.

Cette fois je pense que c'est cuit pour moi.

Il faudrait que je puisse atteindre mon futsal qui est au pied du lit. Il y a un petit flingue dans une poche intérieure que Lisdinia coud systématiquement. C'est Big Louis qui m'a enseigné le truc. Il a un vieux copain, armurier, qui fabrique lui-même de petits pistolets « pour dame » comme il dit. Ce sont de tous petits flingues en métal blanc, très plats et légers avec lesquels on ne peut tirer qu'une balle. Le mien est en permanence chargé. Louis dit toujours, c'est au cas, tu comprends, au cas ! C'est vrai que dans nos métiers il vaut mieux être hyperéquipés, la preuve ! Il y a des situations désespérées dans lesquelles le petit flingue « de dame » peut s'avérer être l'arme fatale

Eh bien, dans une telle situation, nous y sommes ! C'est le cas mon Louis !

Je suis toujours couché sur Natacha, parant toute nouvelle attaque en lui immobilisant le bras armé, du mieux que je peux. C'est très dur mais, si elle est belle à n'en plus pouvoir, elle n'est pas très costaud la miss, heureusement. En même temps, je fouille avec la main gauche mon pantalon que j'ai pu retrouver, à tâtons, au pied du pieu. J'arrive, petit à petit, en tâtonnant, à la fameuse poche. Je tire le velcro et réussis, enfin, à me munir du petit flingue.

Natacha se débat comme une furie pour se relever et me massacrer. Elle crie, maintenant, hystérique complète. Elle dégage le bras qui tient le pic et frappe de toutes ses forces. Elle me loupe à moitié mais, en haut du torse, me fait une entaille d'au moins six centimètres et demi, certes peu profonde, mais qui me fait hurler de douleur. C'est horrible. Je ne m'en sors pas. Elle est devenue folle la belle Natacha et veut ma peau, à tout prix. Je n'ai pas le choix. Je lève le bras gauche, le pistolet en pogne, à l'aveugle, l'approche de mon adversaire et, à bout de ressource, appuie sur la gâchette. La détonation est assourdie parce que Natacha, qui était en train de se relever pour m'achever, se chope le pétard en plein dans la case trésor, au milieu du minou et la balle avec. Elle est soulevée par trois ou quatre soubresauts et retombe sur le dos, totalement défunte.

La balle lui a transpercé tout le bide et est ressortie par la bouche d'où s'écoule, en douceur, un petit filet rouge. La miss a conservé son regard de dingue.

Je me sors, à poil, de ce merdier, le flingue encore chaud dans la main gauche. Je ferme machinalement les yeux de Natacha, pour ne plus qu'elle me regarde, cette conne. Son beau corps nu gît sur le lit et le sang coule à flots par là où, je pense, elle a beaucoup donné et avec talent, la bougresse !

Je suis à bout de forces, sanguinolent et m'écroule sur l'épaisse moquette, la face en avant, plongeant dans le coltard.

J'ai l'impression vague, ensuite, que l'on me manipule, que l'on me traîne, que l'on me porte, que l'on m'emmène. Puis je sombre dans le néant, content de pouvoir, enfin, me laisser un peu aller.

## CHAPITRE DERNIER

À mon réveil, je suis comme dans de l'ouate. Je vois ma Lisdinia et Louis, les deux personnes que j'aime le plus au monde, penchés sur moi. Je suis heureux de les voir me sourire. Lisdinia, ma douce, me donne un baiser sur les lèvres en disant « bonjour mon amour ».

Pourtant, même si j'ai l'impression d'aller mieux, je comprends que je ne suis pas encore sorti d'affaire puisque j'HALLUCINE. Je dois avoir 40 ou 41 de fièvre voire plus ! Il y a, du moins le crois-je, une troisième personne dans la pièce. C'est un homme qui me regarde en souriant.

Mais ça ne peut pas être lui puisqu'il est mort. Il a été fauché par une décharge d'arme automatique qui lui a éclaté le poitrail. J'y étais ! C'est moi qui lui ai fermé les yeux. Moi en personne. Alors ? Ca ne peut pas être Spada ! Putain, je deviens louf, ou quoi ?

— C'est toi Antoine ? Qu'est-ce que tu fous là ? Je te croyais au paradis, Antoine ! M'écriai-je, incrédule.

Spada me sourit.

— Oui, c'est bien moi, Albert. Et non, je ne suis pas mort. C'était un piège pour la ruscof qu'on a mis au point avec Big Louis, afin que je puisse continuer à te protéger ensuite, incognito. Louis était sûr et certain que tu allais tout faire pour la retrouver, cette gonzesse et la stopper définitif. Je t'ai donc suivi et protégé. J'ai été ton ange gardien, Albert.

— Aux éditions Jean Dorémy, c'était toi ? Au *Lutécia*, c'était toi ?

— C'était moi, Albert. C'était moi.

Et il met le doigt devant la bouche pour que l'on ne donne pas trop de détails du *Lutécia* devant Lisdinia. Je comprends très bien. Tu parles, Charles !

— Mais comment tu as fait lors de la fusillade ? J'ai vraiment cru que t'étais

canné. Et pourtant ça fait partie de mon boulot !

— Oh tu sais, pas très compliqué. Un gilet pare-balle renforcé, que Louis avait dans son coffre de bagnole, passé autour du torse, du sang de lapin déshydraté que j'ai dans ma musette comme appât pour les poissoncailles et qu'il suffit de mettre dans de la flotte et le blocage de la respiration que j'ai appris à la piscine, il y a longtemps, avec un mec qui faisait des compètes de durée en apnée. J'étais doué et le battais tout le temps, ce mec. Mon record, c'est près de quatre minutes. Je t'ai ainsi joué la comédie.

La Natacha m'a cru mort et j'ai pu ainsi avoir la paix pour œuvrer à ta protection. Parce que la donzelle, elle a observé toute la fusillade avec des jumelles. Une vraie pro, mais moi aussi ! Je suis un pro de la chasse, toujours aux aguets. Je l'ai vue à la jumelle, ta gonzesse, dans la Porsche Cayenne. Je l'ai retapissée *illico*, tellement ressemblante à la description que tu m'as faite de la belle Ninon, celle qui t'avait mis le cœur et les roustons en émoi, comme tu disais. Une fille aussi somptueuse, avec des yeux sublimes et une mèche brune tombant sur le côté, je ne pouvais pas me gourer !

Bref, on s'est démerdé avec Louis pour que tu me croies mort et qu'elle le croie aussi. À partir de là, tu connais la suite, jusqu'au *Lutécia*.

J'ai arrosé Félix comme tu l'as fait et il m'a raconté ce que je voulais savoir. Pendant que tu dormais dans un fauteuil au salon, je suis monté à l'étage et me suis glissé sous une petite table portant des fleurs, bien caché par la nappe descendant jusqu'au sol. Je savais qu'il y avait un sbire avec la miss, Félix m'avait rencardé.

Je t'ai vu arriver. J'étais donc certain que tu allais droit dans un traquenard. J'ai attendu, attendu, caché sous la table, puis je suis entré dans la piaule lorsque je t'ai entendu crier.

J'ai assommé le tueur avec un pied de lampe et j'ai couru dare-dare chercher un médecin, *because* tu avais une tronche violacée à foutre le tracsir !

J'ai pensé que tu arriverais à te sortir d'affaire avec la miss et je ne voulais pas trop me montrer. Je ne savais pas ce qui pouvait se passer par la suite. Peut-être que je ne devais pas me découvrir.

Bref, j'ai agi à l'instinct ! Je suis revenu peu de temps après avec le surgot dont le cabinet est au bout de la rue et on t'a trouvé allongé par terre, très mal en

point. On t'a amené ici avec la complicité de Félix, ni vu ni connu ! Il m'a promis, le Félix, qu'il ne parlerait ni de toi ni de moi. Je lui fais confiance à ce brave garçon pour deux raisons : le carburant qu'on lui a filé et surtout la trouille ! Idem pour le médecin, que j'ai arrosé bien grassement également et à qui j'ai foutu les foies avec une histoire de raison d'Etat, de services secrets. Les deux vont la fermer jusqu'à leur dernier souffle, d'autant plus qu'on pourrait les accuser, au choix, de non-assistance à personne en danger ou de non-dénonciation de crime... bref on est peinarde !

— La mort de la belle Natacha restera sûrement un mystère pour les flics officiels...dit alors Louis, jusque-là très silencieux. Je veux dire les flics qui font l'enquête. Moi, je n'étais là qu'à titre personnel et amical. Donc, officiellement je ne sais rien. De toute façon, je n'ai rien vu ! Qu'ils se démerdent mes bons collègues, pour une fois ! En attendant, mon petit Albert, tu vas récupérer, tranquille avec Lisdinia. Cordier et moi, on va s'occuper de l'agence. J'ai plein de jours de congés à prendre, ça tombe bien !

— Et moi aussi je veux en être. Putain, j'adore ce métier ! dit Spada, l'air très sérieux.

— OK, Antoine, pourquoi pas après tout... mais incognito. On est bien d'accord ?...Totalemment incognito !

Lisdinia s'approcha du lit et me regarda avec ses jolis yeux noirs si lumineux et si remplis d'amour.

— Je vais bien te soigner, tu sais. Je t'aime Albert, très fort. Je te ferai oublier.

— Je t'aime mon adorée, très fort aussi. Avec une infirmière comme toi, je vais vite retrouver la pêche, tu vas voir et oublier cette sale histoire.

Il me fallait, en effet, désormais essayer d'oublier cette horrible affaire. L'amour de ma douce et l'amitié de mes potes, j'en étais persuadé, allaient puissamment m'aider.

Mais, il faudra bien tout ça et beaucoup de temps pour sécher le sang qui avait tant coulé et cicatriser un tant soit peu la plaie béante qui s'était ouverte au fond de mon cœur.

\*

Au dehors, une petite pluie fine mouillait consciencieusement le boulevard. Les gens se pressaient pour rentrer chez eux. Le monde continuait, comme il pouvait, cahin-caha, sa course, sans s'occuper de rien ni de personne.

Pas plus de moi...

...Que de l'écrivain Desmaris et de Ninon son ex-femme et de leur fils, le petit Jérémie, héros malheureux de cette histoire et qui allaient essayer, dans la douleur, de se reconstruire, peut-être ensemble, sait-on jamais ?

...Que des autres humains qui restaient, à bien peu d'exceptions près, cons, pusillanimes et parfaitement désemparés.

## EPILOGUE

L'affaire mystérieuse de « *L'enclos de Ninon* » comme l'appellera la presse, n'a toujours pas été vraiment résolue et ne le sera probablement jamais.

Certes l'avocat maître Bouvier a été condamné, en 2005, à la réclusion criminelle à perpétuité pour assassinat par bande en réunion, enlèvement d'enfant, chantage, abus de faiblesse et extorsion de fonds, après un procès retentissant au cours duquel ont été mises à mal certaines méthodes utilisées dans le monde de l'édition, qui, à l'époque, était surtout préoccupée à gagner de l'argent sans trop s'occuper de la qualité des bouquins édités que l'on vendait alors comme des savonnettes ou des couches pour bébés.

L'affaire de « *L'enclos de Ninon* » a sans aucun doute été fort utile puisqu'aujourd'hui, on le sait avec une absolue certitude, toutes les études et tous les sondages d'opinion le démontrent clairement, tous les éditeurs de notre beau pays, sans aucune exception, les grands, les petits, les indépendants et les autres, les parisiens et les provinciaux, n'ont en tête que la qualité littéraire des ouvrages édités, leur valeur artistique, leur intérêt culturel, sans se préoccuper le moins du monde de sordides aspects commerciaux et financiers ou de copinage voire de népotisme. Comme le chante si bien Souchon, c'est déjà ça !!

Mais, hélas, le procès a fait apparaître aussi des zones d'ombre considérables dans cette affaire, en particulier les circonstances exactes de la fusillade de Saint-Bavin, petite commune du nord qui n'en demandait pas tant, fusillade qui a tout de même entraîné la mort de sept personnes, sept hommes de mains, dont deux de nationalité russe.

L'enquête, malgré la minutie scrupuleuse avec laquelle elle a été menée, n'a pas pu déterminer qui avait dirigé et avec quel mobile exact les assaillants de la maison de l'enclos de Ninon.

La police et le juge d'instruction, approuvés sans réserve par le parquet, ont conclu à un règlement de compte entre membres du même gang, celui dirigé par maître Bouvier, lequel a d'ailleurs reconnu l'intégralité des faits, mais sans pouvoir véritablement dénouer tous les fils de cette étrange histoire.

La mort par balle, en 2002 à Paris, dans une chambre de l'hôtel *Lutécia*, de Natacha Kouliakoski, 35 ans, femme d'affaires de nationalité ukrainienne, n'a toujours pas trouvé d'explication plausible, malgré une enquête qui s'est voulue particulièrement précautionneuse.

Elle ne le sera probablement jamais.

Alexander Ekrilov, 44 ans, l'homme de confiance de Natacha Kouliakoski, trouvé inanimé auprès du cadavre de cette dernière, a été rapidement lavé de tout soupçon par l'expertise médicale menée par les éminents professeurs Brinus et Chavasson, deux pointures de la profession, ayant confirmé, sans qu'il subsiste le moindre doute, qu'il était sans connaissance au moment de l'assassinat de sa patronne. Il est donc, ce brave homme, totalement innocent et a pu regagner son pays sans aucune difficulté d'aucune sorte.

En outre, les enquêteurs, malgré de très louables efforts que le Procureur de la République en personne a tenu publiquement à souligner, n'ont malheureusement pas réussi à déterminer de quelle arme provenait la balle qui a tué Natacha Kouliakoski.

Ils n'ont, par ailleurs, malgré des réflexions longues et poussées de leur hiérarchie et du juge d'instruction, jamais pu établir quel cheminement et quel mobile avait conduit à ce crime odieux, hélas désormais prescrit depuis le 26 octobre 2017.

La piste des services secrets ukrainiens et/ou russes, parfois évoquée par une certaine presse à scandale avait été très vite écartée par le juge d'instruction qui la trouvait, en plein accord avec le Procureur Général et même, mais cela reste

confidentiel, le Garde des Sceaux, dépourvue de tout fondement.

Toutes les autres pistes, que ce soit une vengeance personnelle pour des raisons restées inconnues ou une histoire sentimentale ayant mal tourné, qui n'ont concrètement débouché que sur du vide, ont été définitivement abandonnées.

**FIN**